



pentagramme

Lectorium Rosicrucianum

Z.W. Leene – Les deux épées

'Seigneur, préservez-nous!'
Cinq méditations sur la Parole

Symposium – tout mouvement
trouve son repos en Bouddha,
l'esprit de l' univers

Frances A. Yates – La Lumière des
Rose-Croix

2012 | NUMÉRO 5



La revue pentagramme paraît six fois par an en allemand, anglais, espagnol, français, hongrois, néerlandais et portugais. Elle ne paraît que quatre fois par an en bulgare, finnois, grec, italien, polonais, russe, slovaque, suédois et tchèque.

Rédacteur en chef

A.H. v. d. Brul

Responsable éditorial

P. Huijs

Rédaction

Pentagramme
Maartensdijkseweg 1
NL-3723 MC Bilthoven, Pays-Bas
e-mail: info@rozekruispers.com

Administration et abonnement

Editions du Septénaire
219 Maison Rouge
F-68650 Lapoutroie, France
e-mail: info@septenaire.com
www.septenaire.com

Lectorium Rosicrucianum
CH-1824 Caux, Suisse
e-mail: admin@rosicrucianum.ch

Lectorium Rosicrucianum v.z.w.
Lindenlei 12
B-9000 Gent, Belgique
Représenté par Mme. A. De Jongh
e-mail: seclectoriumrosicrucianum@skynet.be
www.rose-croix.be

Lectorium Rosicrucianum
2520 rue de la Fontaine
Montréal, Québec H2K 2A5 Canada
e-mail: montreal@rose-croix-d-or.org
<http://canada.rose-croix-d-or.org>

Il est possible de s'abonner au pentagramme à tout moment.

Impression

Stichting Rozekruis Pers
Bakenessergracht 5
NL-2011 JS Haarlem, Pays-Bas
e-mail: info@rozekruispers.com
www.rozekruispers.com

© Stichting Rozekruis Pers
Toute reproduction est interdite sans autorisation écrite préalable.

ISSN 1384-2072
CCP 18-406-9

Revue de L'École Internationale de la Rose-Croix d'Or Lectorium Rosicrucianum

Cette revue veut attirer l'attention des lecteurs sur la nouvelle période où est entrée l'humanité. Le pentagramme est à chaque époque le symbole de l'homme rené, de l'homme nouveau; en même temps c'est le symbole de l'univers et de son devenir éternel au cours duquel se manifeste le plan divin. Un symbole acquiert une valeur réelle quand il incite à l'accomplissement, et quiconque réalise le pentagramme dans son microcosme, son petit monde, se trouve sur le chemin de la transfiguration. La revue **pentagramme** invite donc le lecteur à entrer dans la nouvelle période en se livrant intérieurement à une véritable révolution spirituelle.

pentagramme

Année 34 2012 numéro 5

Le périodique **pentagramme** se propose d'inspirer ses lecteurs grâce à quelques articles choisis. Ce numéro en particulier est axé sur la quête de l'originel, de ce qui est resté pur et vierge de souillure dans l'être humain, et comment cela peut transparaître et nous toucher dans ses œuvres, dans sa poésie, son art et autres formes expressions.

Dans la rose-croix actuelle, nous désignons souvent cette force pure et vierge sous les termes d'étincelle de lumière, d'étincelle d'esprit ou encore d'atome originel. Nous voyons autour de nous que la vie elle-même, sous de nombreux aspects, est menacée par le plus grand péril qui soit : l'indifférence, l'apathie. Plus rien ne semble sain, non corrompu ni dégradé, et nous ressentons douloureusement, dans tout ce qui nous entoure, l'absence de vie véritable, d'une pure animation, d'une vie intérieure réelle.

Nous invitons nos lecteurs à aller à la rencontre du monde et de la société, avec les yeux du cœur et la sagesse de la tête, afin d'aider à adoucir la profonde souffrance de ces temps, avec cette même énergie, avec des actes de bienveillance, de bonté, de soutien et de compassion... avec le calme qui peut, seul, émaner de l'intérieur, ce repos du Bouddha, l'esprit de l'univers, et la mansuétude de Christ, dont « le joug est doux et le fardeau léger ».



Cette peinture de Rembrandt 'Tempête sur la mer de Galilée' renvoie à l'article de ce numéro du Pentagramme page 20 et suivantes. Ce tableau (159/127 cm), peint en 1633 fut dérobé en 1990 au musée Isabelle Steward Gartner à Boston et demeure introuvable à ce jour.

Les deux épées 2

Z.W. Leene

La légende des sept soeurs 4

Le serpent cosmique et les hommes-serpents 8

j. murray

La chute 14

Sauve-nous, nous sombrons ! 20

Pesé et trouvé trop léger ? 27

Tout mouvement retourne au repos en bouddha, l'esprit universel 30

impressions d'un symposium à Rénova

La lumière des rose-croix 37

une fascinante histoire des idées

Frances A. Yates - courte biographie 44

Les deux épées

'Il leur dit encore : quand je vous ai envoyés sans bourse, sans sac et sans souliers, avez-vous manqué de quelque chose ? Ils répondirent : de rien. Et il leur dit : maintenant, au contraire, que celui qui a une bourse la prenne, que celui qui a un sac le prenne également, et que celui qui n'a point d'épée vende son vêtement et achète une épée. Car, je vous le dis, il faut que cette parole qui est écrite s'accomplisse en moi : il a été mis au nombre des malfaiteurs. Et ce qui me concerne est sur le point d'arriver. Ils dirent : Seigneur, voici deux épées. Et il leur dit : cela suffit.'

Evangile de Luc chap. 22, v. 35-38

ICI douze hommes forts abandonnent leur héros. De plus, bien qu'ils aient vécu, pendant des années, à ses côtés, ils ne comprennent pas ses intentions. De fait, l'aspect extérieur de la Passion pèse lourd sur notre bonne foi. Aussi l'étudiant rosicrucien cherche-t-il un nouvel éclairage pour que sa foi profonde devienne certitude éternelle dans une personnalité qui harmonieusement croît, habitée par l'Esprit divin.

'Quand je vous ai envoyés sans bourse sans sac, et sans souliers, avez-vous manqué de quelque chose ? Ils répondirent : de rien !'

Les Evangiles racontent l'histoire de la mission des apôtres. Mis à l'épreuve, les douze élèves du Christ furent envoyés pour prêcher l'évangile et guérir les malades. Il fallait en effet que les différentes forces développées en eux puissent être éprouvées dans la pratique. Ils partirent avec, dans le cœur, cet avertissement : *'Vous l'avez reçu pour rien, donnez-le pour rien.'* Ils s'en allèrent comme de véritables serviteurs ; leur voyage pourtant se distinguait de ceux des autres hommes. Les voyages de ces derniers exigent de grands préparatifs : bourse d'argent, sac de voyage et chaussures. Chez les premiers, il s'agissait de chercher le royaume de Dieu et tout le reste venait de surcroît, comme une suite logique, normale. Rien ne leur a manqué !

Mais tout ce voyage se déroulait sous l'œil du maître. Aussi se sentaient-ils forts : ils accomplissaient leur tâche comme il se devait. C'était bien ! Les circonstances étaient favorables !

Et le temps viendrait où la même chose devrait advenir, où les épreuves devraient être accomplies sans cette situation idéale, sans la présence du maître.

Dans une première phase, ils avaient reçu les forces nécessaires du Christ. Plus tard, il leur faudrait prouver qu'ils avaient développé en eux-mêmes ces forces, comme une possession personnelle.

Quand la parole de l'évangile, c'est-à-dire la nécessité cachée, est réalisée par l'élève : *'Il a été mis au nombre des malfaiteurs'*, quand vient ce temps de nuit noire et de crise intense, alors il doit démontrer qu'il possède quelque chose de personnel, quelque chose en propre qui lui permet de résister à la tempête : une bourse, des chaussures et un sac de voyage, comme armure et il doit aussi posséder une épée, en tant qu'énergie dynamique, puissante impulsion. Et ceux qui n'ont pas d'épée n'ont qu'à vendre leur vêtement, pour mettre une épée à la place. Le monde a besoin d'actes, d'actions à l'heure de l'obscurité, d'une force spirituelle propre, sans prendre appui sur les autres.

Notre développement avec le maître touche à sa fin. Il s'en va, afin de diriger notre évolution d'une autre manière.

Et ils dirent : *« Seigneur, voici deux épées. »*

Les élèves ont à leur disposition deux épées.

La première épée est l'arme solaire d'or de la connaissance, manifestée par le Christ. La seconde est l'arme de la fertilité mystique, la force de l'Esprit Saint.

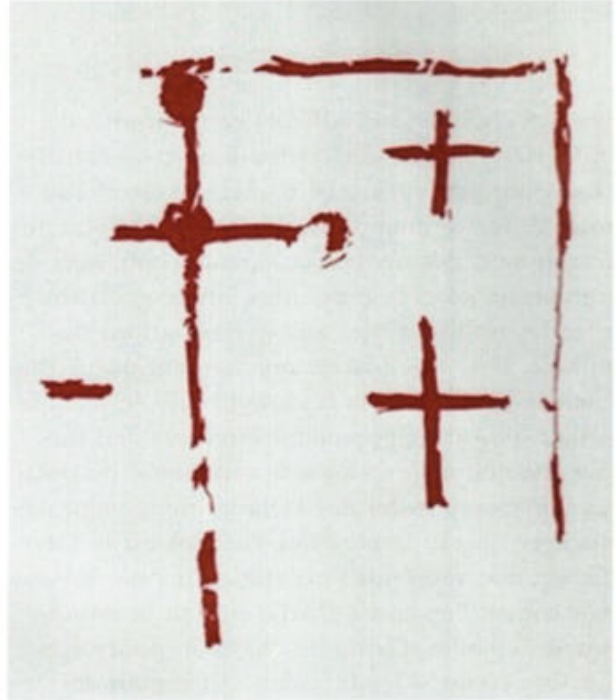
Et en tant que porteurs des deux épées, ils sont



La force motrice, durant la première période de l'école spirituelle, est Z.W. Leene (1892-1938). De toute évidence, c'était un homme prédestiné à donner au travail une grande envergure. Il a été formé à la vie chrétienne et rendu tout feu tout

flamme par le Prof. De Hartog. Au printemps de l'année 1924, lui et son frère Jan (Jan Leene, plus tard Jan van Rijckenborgh) firent connaissance avec le travail des Rose-Croix auquel Max Heindel avait donné forme. Il trouva là l'approfondissement et le

but qu'il recherchait depuis trente ans. Ce furent en particulier son inspiration et sa force spirituelle qui, en 1930, décidèrent Catharose de Petri à apporter du renfort au travail. De cette force de feu de départ a pu surgir le Lectorium Rosicrucianum en 1946.



eux-mêmes les étincelles divines du père. Ainsi équipés, la réponse du maître vient à eux. C'est bien – et maintenant, ils peuvent l'accompagner au mont des Oliviers, au jardin des souffrances où commence le formidable sacrifice du service, jusqu'à la mort. Antérieurement, nous avons pu croire que le grand sacrifice menaçait de ne pas aboutir du fait de l'insensibilité et du manque de raisonnement des disciples ! En tant qu'élèves d'un enseignement intérieur, nous savons que, lorsque l'heure de la grande

obscurité a sonné, le maître est là, entouré des douze, chacun pourvu de deux épées, symbole des forces par eux conquises. Voilà ce qu'en résumé cette histoire nous transmet. Si vous voulez devenir un disciple, un véritable élève, alors saisissez-vous des deux épées ! Le monde a besoin d'épées ! Non de la caricature sanglante que l'humanité, à l'aide des prêtres et des pasteurs, en a faite, mais des deux épées ardentes, croisées tel le crucifix classique. Ce n'est que lorsque cette croix est présente que les roses fleurissent. ☸

la légende des sept sœurs

De nombreux mythes de la tradition orale des différentes langues aborigènes correspondent non seulement entre eux sur le plan de l'intention et du fil conducteur, mais se révèlent aussi être en résonance avec les mythes de l'Inde, la Grèce, la Chine, l'Amérique centrale, l'Égypte, entre autres ; ils traitent de thèmes universels. Le passé cosmique, dans son ensemble nommé par les aborigènes 'le Temps du Rêve', et le présent macrocosmique qui résonne entre autres dans le mythe des Sept Sœurs, y jouent un rôle important. La bonne 'force du serpent', nourrie par l'énergie de la création originelle, offre de grandes possibilités dynamiques.

J. Murray

LES PLÉIADES ET ORION Pendant plus de 60 000 ans, des civilisations australiennes ont parcouru sous le ciel d'Australie la terre et le continent australien tout entier. Elles transpirent des mythes et légendes qui, sous de nombreux aspects, présentent une corrélation avec les traditions des autres civilisations du monde. Une légende est précisément un mythe car elle grave dans la tradition orale, le plan, le projet d'un développement intérieur de l'humanité, que celle-ci en soit consciente ou non. La fameuse histoire des Pléiades nous vient des anciens Grecs : le père des Pléiades est le Titan Atlas ; leur mère est l'océanide Pléioné, la reine qui vogue. Pendant qu'Atlas portait le monde sur ses épaules, Orion, le chasseur, poursuivait les sept sœurs – les Pléiades – et tentait de les séduire. Brûlant de désir, il les pourchassa pendant cinq ans dans les forêts de Thrace ou d'autres plus anciennes encore, jusqu'à ce que Zeus les prît en pitié. Afin de rassurer Atlas, Zeus changea les sœurs – les Pléiades – en colombes et, plus tard, les intégra, avec Orion, dans le ciel des étoiles fixes.

Orion, le chasseur, symbolise la noblesse de l'homme, plein d'aspiration et d'ardeur à la chasse, recherchant les sept énergies célestes, les sept mondes qui deviendront son partage à l'issue d'une chasse réussie.

Dans l'amas des Pléiades, seules six étoiles

brillent avec éclat. Selon la mythologie grecque, l'éclat de la septième, Mérope, est moindre, en raison de la honte de sa relation avec un mortel.

Au Japon, les Pléiades sont connues sous le nom de *Subaru* (*N.B. de nos jours, ce nom est celui d'une marque de voitures avec, pour logo, six étoiles éminentes*).

Certaines tribus d'Indiens d'Amérique du Nord se disent 'descendues' des Pléiades. La mythologie des Indiens Cris raconte que, venu de sept étoiles, leur peuple descendit sur terre, d'abord sous une forme spirituelle, et qu'il s'incarna ensuite, progressivement, en 'chair et sang'. L'ancienne civilisation de Monte Alto en Amérique centrale connaissait aussi cette constellation qu'elle appelait « les sept sœurs ». Elle croyait que ces étoiles étaient leur patrie d'origine.

Nous pouvons nous étonner avec raison qu'un rôle aussi important ait été partout attribué à un groupe d'étoiles en apparence aussi insignifiant et que son fond soit commun aux mythologies de tant de peuples différents.

L'un des nombreux mythes des sept sœurs est celui de la création transcrit dans le très secret *Tjukurpa*, le Temps du Rêve des Anangu, nom par lequel les aborigènes se désignent eux-mêmes.

MYTHES ABORIGÈNES ET INSPIRATION SPIRITUELLE

Au commencement de la terre le créateur, Jindoo-le-Soleil envoya deux hommes-esprit pour modeler la terre. Venus du fin fond de la Voie Lactée, ils formèrent les collines, les vallées, les lacs et les océans. Quand ils eurent presque terminé leur travail, Jindoo-le-Soleil envoya sept sœurs, étoiles de la Voie Lactée, sur la terre afin de l'embellir avec des fleurs, des arbres, des oiseaux, des animaux et d'autres choses. Les sept sœurs étaient occupées à créer des fourmis à miel quand, toutes, elles eurent soif. Elles dirent à la plus jeune : 'Va chercher de la bonne eau, là-bas dans les collines. Prends cette direction.' La plus jeune sœur prit le bol et partit chercher de l'eau. Les deux hommes-esprits qui, depuis la brousse, épiaient ces femmes suivirent la plus jeune sœur quand elle partit chercher de l'eau. Elle tomba amoureuse des deux hommes-esprits. Voyant que leur jeune sœur ne revenait pas, les autres sœurs partirent à sa recherche car, assoiffées, elles avaient besoin d'eau. Après un certain temps elles la trouvèrent en compagnie des deux hommes-esprits. Le Créateur, Jindoo-le-Soleil les avait prévenues que, si chose pareille arrivait à l'une d'elles, celle-ci ne pourrait pas retrouver sa place dans la Voie Lactée. Les deux hommes et la jeune femme restèrent sur la terre, mais l'appel de ses sœurs venant du ciel trouble toujours l'être intérieur de la plus jeune. Les six sœurs continuent d'attendre une occasion de la libérer de l'étreinte des hommes-esprits liés à la terre, et de pouvoir briller ensemble dans la Voie Lactée.



J. An. gunguma.
Figurine-esprit,
1997.

Les sept soeurs ne cessent d'appeler leur plus jeune soeur

Il existe un autre mythe aborigène des sept sœurs dont la fin est plus explicite : après avoir été capturée, la plus jeune devient l'épouse du grand chasseur Wurrunna.

Répondant à l'appel de ses six sœurs, elle finit par s'échapper en grimpant dans un arbre dont les branches la portent instantanément vers le haut, chez elle, dans le ciel où elle rejoint ses sœurs. Wurrunna, désillusionné par son ancienne vie, prend conscience de la vraie nature des sept sœurs et aspire à être avec elles. Un grand saut dans le ciel lui fait atteindre la constellation d'Orion. De là, il suit toujours les sept sœurs des Pléiades dans la nuit étoilée.

Dans tous ces mythes – ou ces différentes versions d'un même mythe –, l'essentiel n'est pas tant leur symbolique constante et unanime, aisée à déceler. L'important est que l'aspiration universelle contenue dans le mythe ait en l'humanité un écho favorable. Car, outre le fait que nombre de mythes et légendes du temps passé trouvent leur correspondance dans les mouve-



ments religieux et spirituels d'aujourd'hui, en eux se manifestent aussi les aspects humains de l'ardente aspiration à la perfection ainsi que le désir primordial de réunification avec la source, de l'élément immortel avec son origine.

Dans le contexte du mythe des sept sœurs, nous pouvons nous demander : pourquoi la plus jeune aspire-t-elle à être réunie à ses sœurs ? Et comment cette aspiration de l'être humain à un bien supérieur peut-elle se réaliser ?

La plus jeune – envoyée chercher de l'eau par ses sœurs – est tombée dans le piège des deux hommes-esprits en raison des forces attractives et répulsives de la nature terrestre, ceux-ci s'étant éloignés de leur mission.

Désormais liée aux forces de la nature terrestre, elle est toujours attirée par l'appel de ses sœurs jusqu'à ce qu'elle découvre un moyen de suivre le chemin du retour. Ce chemin engendre le développement d'un nouveau corps spirituel et d'une conscience microcosmique qui s'étend jusqu'au firmament. Les sept sœurs



Ces figurines de bois sculpté et gravé par des artisans aborigènes actuels représentent des jeunes filles vivant au Temps du Rêve dans les marécages de l'Arnhemland. Traquées par le géant Luma-Luma, elles plongèrent dans l'eau et se transformèrent en sirènes

sont comme les sept rayons régénérateurs de la vie pure, sublime et omniprésente. La septième sœur, la plus jeune, siège dans l'être humain comme une voix divine. Elle cohabite dans le microcosme avec le chasseur, la voix de l'humanité. Toutefois, le moment venu, le chasseur verra sa véritable proie et il pourra prêter l'oreille à la voix divine. Alors les sept sœurs pourront nourrir l'espoir d'être à nouveau réunies. Ce n'est que lorsque la voix peut s'élever et résonner dans tout le microcosme et que le chasseur entreprend de la suivre que la régénération du microcosme peut commencer. Les six sœurs appellent sans relâche leur plus jeune sœur, mais c'est seulement quand les conditions dans le microcosme de l'homme sont remplies qu'il peut entendre, puis se mettre à vibrer à l'unisson de cet appel. Commence alors la reconquête de la place qui lui revient en même temps que le rétablissement de l'être céleste. Dans l'attouchement du premier rayon du champ de rayonnement gnostique septuple, le microcosme peut commencer

son voyage de retour. Maintenant qu'il 'connaît' à nouveau ses six sœurs, la totalité de la création septuple pénètre le microcosme : il avance pas à pas, sur le chemin du retour à sa maison. Quelle est alors la condition pour répondre au premier rayon ? Un esprit réaliste et une plénitude d'expériences. Ces deux caractéristiques sont présentes chez le chasseur mythique Wurrinna, l'homme las de la turbulente confusion du monde où se répète à l'infini l'expérience que les objectifs qu'il atteint s'avèrent toujours autres que ceux qu'il pourchassait.

Un espace rempli de paix, de bon sens et d'aspiration : c'est ce que veut offrir l'école spirituelle de la Rose-Croix d'Or. C'est là que le chasseur peut s'approprier les meilleures 'armes', un instrument intérieur à même de s'accorder au rayonnement septuple : l'appel des sept sœurs. Un lieu où Wurrinna le chasseur peut entendre clairement et sans bruit de fond, l'appel encourageant de la plus jeune sœur, le reconnaître et y répondre. ✪

Le serpent cosmique et les hommes-serpents

Le serpent semble conçu par les hommes pour croire en une force ou en certaines forces, des forces immuables, intemporelles, un « dieu », des « dieux » ou des « esprits », lesquels auraient créé le monde. Les personnes sensibles semblent toujours désirer se relier à des êtres supérieurs et se livrer à une recherche spirituelle consciente ; elles ont une aspiration innée à la perfection, afin de réaliser le potentiel originel de l'être humain.

C'est ce que le développement des différentes religions et mouvements humanitaristes séculaires laissent apparaître. On s'intéresse aux différentes religions et mouvements spirituels ; on se plonge dans leurs écrits, symboles et rituels. On découvre alors que les mythes et les légendes répondent pour la plupart à cette tendance. Il y court une ligne rouge qui témoigne de cette aspiration innée à la perfection, à la réunification de l'élément immortel avec son origine.

Dans les anciens mythes, les serpents, au sens cosmique, jouent souvent ce rôle.

Dans les premiers siècles de notre ère, les Ophites* connaissaient la signification profonde du symbole du serpent (Ophite : du mot grec *ophis*, serpent). Ils pensaient que le serpent cosmique constituait un lien entre le père-créditeur et la matière : le père est immuable, alors que la matière est changeante. La matière : c'est le monde hors du paradis, duquel l'homme fut chassé. Le serpent, symbole du Logos, est transcendant ; c'est le fils de Dieu. Le serpent se meut éternellement, crée éternellement. Il assimile les idées du père relatives au but de la création et, être immanent, il pénètre le monde encore informe de la matière. Sous ce rapport, 'informe' signifie 'formé hors de la matrice, en dehors de la pensée du père-créditeur. Ainsi le serpent est un être double : éternellement uni au père, il est le bien absolu ; mais au contact du monde, il sert aussi les forces de ce monde.

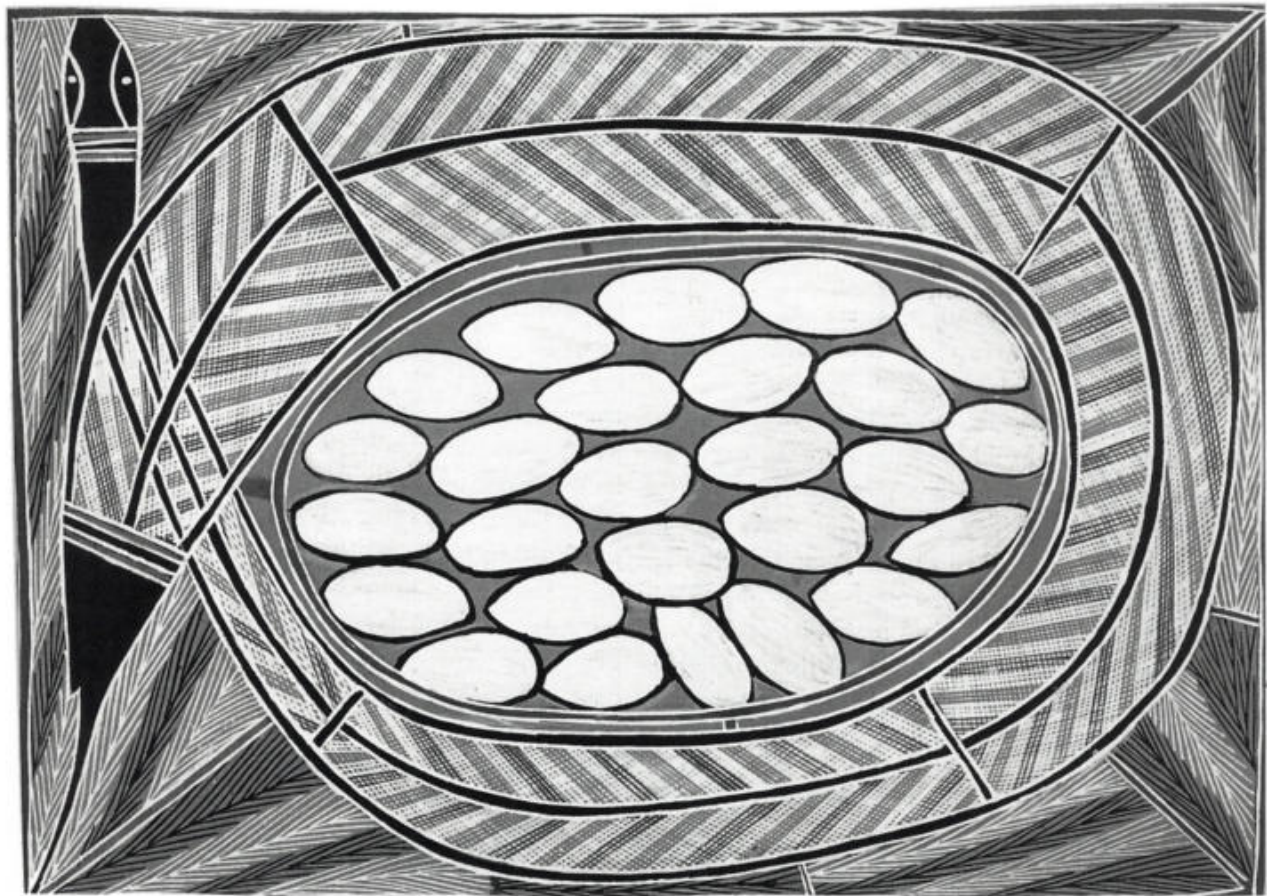
Les hommes formés d'après l'idée originelle

du père se rapprochent toujours plus de lui, guidés par le serpent. C'est pourquoi les Ophites représentent le serpent se mordant la queue, le dos blanc et le ventre noir. Dans le mythe grec, l'*Ouroboros* présente la même image que le serpent : il est symbole de force créatrice, de fécondité et de régénération. Cette régénération, nous la voyons dans le renouvellement périodique des cellules épidermiques.

En Grèce, le serpent était aussi le symbole de la médecine et, dans le monde occidental, il joue ce même rôle en Esculape.

La civilisation chrétienne a toujours considéré le serpent comme un symbole maléfique. Dans la Genèse biblique, c'est le serpent qui fait que les premiers humains soient chassés du paradis. Dans l'Apocalypse, le serpent est précipité dans l'abîme. Le serpent devient donc l'adversaire par excellence, Satanas ; la foi populaire voit en lui le diable. On associe en effet tous les aspects du mal à cette bête fugitive, sifflante, rampante et venimeuse.

Mais il y a aussi des textes bibliques positifs à propos des serpents, comme celui de Matthieu (chap.10, v.16) : « ...Soyez prudents comme les serpents et simples comme les colombes » ; un autre texte parle des « méchants serpents venimeux et de bons serpents ». Dans Nombres (chap. 21, v. 9), on peut lire : « Et Yahweh dit à Moïse : fais-toi un serpent brûlant et place-le sur un poteau. Quiconque aura été mordu et le regardera, conservera la vie. Moïse fit donc un serpent d'airain, le plaça sur un poteau. S'il regardait le



G. Milpurrurru. Python au nez noir et ses oeufs, 1997

serpent d'airain, un homme mordu par un serpent guérissait. » La plus récente version de ces versets bibliques sur les méchants serpents, se retrouve même dans Harry Potter où le Basilic et le Nagini représentent le mal. Ces antiques mythes du serpent cosmique – qu'ils soient

hindous, grecs ou égyptiens – présentent donc de nombreuses analogies. Ils ont leur origine dans les civilisations bien antérieures à notre ère.

Donnons quelques exemples caractéristiques de mythes du serpent. Ils sont nombreux,

Les serpents-Anangu se confondent avec les rivières, les puits et autres éléments du paysage

offrent tous la même image symbolique du bien, de la régénération, de la guérison, de la vie – mais ils personnifient aussi le mal. Et, à partir du mythe d'Anangu, nous pouvons tirer des conclusions identiques : les serpents, avec leur caractère particulier, présentent sur de nombreux plans des similitudes avec d'autres mythes.

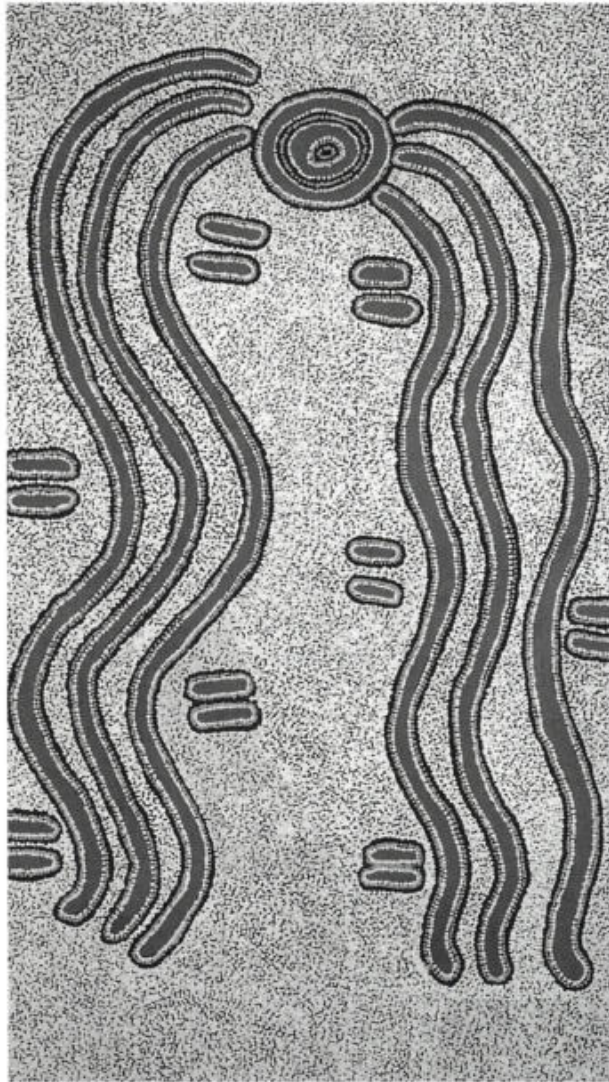
La recherche ethnologique montre que de nombreux mythes australiens représentent des êtres spirituels sous la forme de grands serpents. Ceux-ci sont associés à la formation des rivières, des puits et autres éléments du paysage comme décrit dans le *Temps du Rêve*. Ici également on remarque que ces serpents présentent un caractère positif : ils favorisent la fécondation de l'homme comme de la nature, guérissent les maladies, gardent les puits et les sources et protègent les êtres humains de la mort par noyade. Quant aux mauvais serpents, ils provoquent maladies, catastrophes et mort. Déjà ces caractéristiques nous donnent une perception plus fine du fond spirituel des mythes aborigènes.

Prenons comme point de départ le mythe du combat entre les 'Pythons Kunia' et les serpents venimeux qui se trouvaient sur Uluru (Ayers Rock, Australie).

Il y a bien longtemps, en Orient, à l'époque de la création, apparurent les Kunia, pythons tachetés non venimeux qui peuplèrent une colline sablonneuse où se trouvait un puits. Une des femelles portant ses œufs sur la tête les enterra à la limite orientale d'Uluru.

C'est là que les Pythons établirent leur camp et vécurent durant un certain temps. Chaque jour, les femelles y trouvaient une nourriture suffisante et les mâles revenaient en ce lieu, après la chasse aux kangourous, émeus et wallabys, à l'heure où le soleil baissait pour se poser au bord de la colline. Mais le séjour de ce peuple de serpents à Uluru ne fut pas paisible longtemps. Un certain nombre de serpents venimeux du pays des Pitjantjatjara, les Liru, se répandirent, provoquant nombre de problèmes. Ils étaient guidés par le grand guerrier Kulkudgeri et, des monts Olga, situés dans l'ouest, ils se dirigèrent, en groupes, vers Uluru. Ils arrivèrent finalement au camp de Poleari, une puissante femelle Kunia. Poleari avait dit adieu au reste de son peuple et avait accouché d'un enfant. Furieuse, désespérée et voulant protéger son enfant qu'un Liru avait pris dans ses bras, elle projeta sur lui l'essence de la maladie et de la mort. Beaucoup de Liru moururent, mais elle-même resta indemne.

Un jeune guerrier Kunia la défia alors de livrer avec lui un combat à la vie à la mort. Après une lutte acharnée, le dernier des hommes Kunia fut blessé ; il se retira sur la colline de sable et y mourut. Aussitôt Ingrid Kunia, la mère du jeune guerrier mort, entra dans une fureur telle qu'elle donna à Koelikoedgeri un grand coup de bêche sur le nez. Ingrid Kunia pleura la perte de son fils. Elle recouvrit son corps d'ocre rouge et poussa des lamentations durant la nuit. En même temps, près du puits, sur la colline, se livra un rude



Topsy Ross Nagala. Ngapa, L'Eau du Rêve, 1999

combat entre Liru et Kunia. Les Liru abattirent un grand nombre de Kunia, quittèrent la région en vainqueurs et s'en retournèrent vers Kata Tjuta.

Ingrid Kunia, la grand-mère python bigarrée, était désespérée. Dans sa douleur, elle chanta le cant d'Arukwita – l'essence même de la maladie et de la mort – et mourut elle-même avec les Kunia qui restaient.

La trace laissée par le jeune guerrier Kunia blessé se transforma en cours d'eau. Il mou-

rut à l'endroit où étaient situés trois puits, transformant leur eau en sang, celui du Kunia mourant.

A la fin de la période du Rêve, alors que la grande colline de sable se changeait en pierre, des événements épiques se cristallisèrent de même en une formation rocheuse.

Pour nous il n'est pas facile de comprendre le rapport entre la force du père et le totem des ancêtres, ou le rapport des ancêtres entre eux. En même temps il faut penser que les mythes font partie intégrante de l'héritage culturel et environnemental. Si, à partir de la signification universelle du serpent et de l'œuf, l'on creuse profondément le mythe d'Anangu sur les hommes-pythons Kunia, nous sommes conduits à découvrir un développement spirituel fascinant.

L'œuf ou les œufs offrent un aspect remarquable du mythe de Kunia. Nous supposons que ce détail, tout comme le type du serpent, est riche de signification. En effet, dans ce mythe, les hommes-pythons sont finalement les seuls qui demeurent près de leurs œufs, les tiennent au chaud et les protègent jusqu'à éclosion.

L'œuf – tout comme le serpent – est un symbole universel, ancestral, en raison de sa forme et aussi parce que, dans l'œuf, à partir de rien l'embryon devient quelque chose, apparemment sans aide extérieure. Les mythes de la littérature mondiale offrent souvent de telles similitudes. Dans un mythe indien, par exemple, la terre a pour nom « la reine des serpents », « la mère de tout ce qui vit », Sarparajni ; et ce, parce qu'avant la création de la terre, une abondance de substance cosmique survola le chaos en une longue sinuosité, qui se changea en une sphère, en un œuf.

Un mythe égyptien évoque 'l'œuf du monde' autour duquel s'enroule, protecteur, le bon et parfait serpent Shia. Dans un autre mythe indien, Brahma apparaît en tant que Kalahansa, le cygne d'or, au commencement de chaque période de création et dépose un œuf d'or dans le chaos, à partir duquel se développe l'univers entier avec toutes ses créations. Selon la tradition, c'est de l'œuf que provient le cosmos.

L'étincelle divine est semblable à un embryon, un œuf d'où naîtra un jour l'être humain immortel. Cette étincelle spirituelle est 'immuable', et demeure impassible à l'égard de tout ce qui se passe dans la matière et de la vie de notre monde imparfait.

Dans les mythes, les serpents symbolisent la puissance vitale cosmique et la sagesse. Ils sont « la longue sinuosité de la substance cosmique qui serpente au-dessus du chaos » en même temps que l'arc-en-ciel ou le serpent des Ophites, c'est-à-dire la sagesse, le fils de Dieu.

Christ est également une puissance spirituelle cosmique qui remonte à la création originelle. Car il est dit, dans Jean chap.VIII, v. 23 : « *Vous êtes d'en bas, moi je suis d'en haut ; vous êtes de ce monde et moi, je ne suis pas de ce monde.* »

Dans les mythes anciens, le serpent est donc une puissance intemporelle qui forme le lien entre deux créations. De la même façon, nous considérons le Christ, non comme une personnalité historique unique d'il y a deux mille ans, mais comme une énergie lumineuse qui, traversant toute l'histoire de l'humanité, constitue le lien entre la création originelle et notre monde.

Fait bien connu, ce qui est bon pour l'un est souvent un désavantage, un mal pour l'autre. Nous voyons alors apparaître les serpents venimeux, les Lirou, du mythe. L'être humain à l'instar du serpent terrestre est parfois bon, parfois venimeux. Le serpent céleste se tient donc au-dessus du monde du bien et du mal ; il représente une sagesse reliée à la vie divine. Lors des expériences que nous faisons dans le monde du bien et du mal, le cœur,

aussi faible soit-il, peut se libérer de toutes les affections provenant du monde périssable. Ce que l'énergie spirituelle du cœur reçoit en force christique cosmique peut se refléter dans le cerveau, dans notre vie de pensée.

Alors se développe progressivement une autre mentalité, un autre mode de vie.

L'homme apprend à 'réfléchir' au bien absolu qui se fait connaître à son cœur. Dès lors, il s'efforce d'acquiescer à une bonne volonté, neutre envers tout ce qu'il affronte dans la vie. Finalement, il vit bien dans le monde périssable de la matière de ce monde, mais il se tourne toujours davantage vers l'intérieur de lui-même. De la sorte, se crée une nouvelle ligne directrice intérieure, un processus au cours duquel se déploie une âme nouvelle reliée à un champ spirituel issu du noyau spirituel immortel. Quand cet Œuf, protégé et réchauffé par le serpent, éclôt, alors une nouvelle conscience s'éveille et elle contemple l'horizon d'un monde tout nouveau. ☸

"Ophites": groupement gnostique influent apparu en Syrie et en Egypte au 1er siècle après JC.



Et si vous dormez,
et si vous rêvez,
que vous êtes au ciel,
et y cueillez une fleur,
merveilleuse, mystérieuse,
et qu'en vous réveillant,
cette fleur est dans vos mains,
qu'allez-vous en penser ?

Samuel Taylor Coleridge

bonheur

La chute

Dans son ouvrage *The Fall* (La Chute), l'écrivain Steve Taylor fait une analyse psychologique et culturelle de la société actuelle. L'auteur la décrit, non comme parvenue à l'apogée d'un processus d'évolution néo-darwiniste, mais comme engagée dans une chute permanente. Les signes de cet 'état de chute' sont patents. L'auteur énumère les caractéristiques de cette société, les comparant à ce que les anthropologues définissent comme les 'pre-fall-societies' (les sociétés d'avant la chute).

Selon lui, pendant la période de la pré-histoire, les sociétés vivaient encore dans une harmonie et une paix relatives. Sa conviction repose sur l'observation du mode de vie des peuplades primitives de toutes races et sociétés qui constituent, en quelque sorte, la mémoire de ces temps préhistoriques disparus : Pygmées d'Afrique, Esquimaux du Nord canadien (Inuits du cuivre), Indiens hopis ou pueblos, Jivaros et Yanomamis d'Amérique du Sud, Ikung et Boschimans d'Afrique du Sud ou Papous de Nouvelle Guinée, et surtout les Anangus, aborigènes d'Australie.

L'auteur cite le mythographe Robert Lawlor : « Les rituels, croyances et cosmogonies aborigènes pourraient bien renfermer les mémoires les plus profondes de notre race. » Ici, en comparaison de la période néolithique sur notre continent, on ne trouve encore aucune trace de hiérarchie, de différenciation sociale, de violence ou de guerre. Il semblerait que ces hommes aient vécu sans le moindre désir de possession matérielle, ni sentiment personnel de culpabilité ou de honte.

Les données géochronologiques, gèotechnologiques, anthropologiques et archéologiques actuelles nous permettent de remonter jusqu'à 300 000 ans avant J.C. L'ADN d'une mitochondrie a permis de démontrer que l'*homo sapiens* s'est répandu à travers le monde il y a 60 000 ans. En Europe, l'homme de Neandertal fut supplanté par l'homme de Cro-Magnon, dont nous sommes en fin de compte les descendants.

Les sociétés primitives décrites par Lawlor – et avec lui, par Taylor – démontrent de grandes analogies avec les anciens mythes sur l'Âge d'or des Grecs – Hésiode et Platon –, sur les hommes de 'parfaite vertu' qu'évoque Tchouang-Tseu et sur le Jardin d'Eden biblique.

Assez étrangement toutefois, Taylor situe la 'chute' mythique, en tant qu'évènement historique, approximativement il y a 6 000 ans.

La recherche moderne a pu cependant dater avec une stupéfiante précision les énormes bouleversements géologiques – tremblements de terre, soulèvements montagneux, tsunamis et autres phénomènes –, alors que les traditions remontent seulement à la fin de l'époque glaciaire, à environ 11 000 ans avant J.C.

Il y a 6 000 ans, en effet – donc 4 200 ans avant J.C. –, une période de gigantesques déluges commença au Moyen Orient. Les traditions sumériennes et la Genèse biblique, entre autres, mentionnent aussi ces catastrophes et leurs chroniqueurs relatent souvent en une seule phrase ces périodes de milliers d'années.

D'importants déplacements de populations se produisirent en Asie Mineure et en Asie centrale. Les brillantes civilisations égyptiennes et sumériennes, qui s'élevèrent ensuite, constituèrent, avec leurs progrès techniques, les premières manifestations de ce changement de mentalité collective.

Dans l'Europe entière, les peuplades autochtones furent refoulées, d'abord par les Celtes et les Germains, puis par les Romains. Ailleurs, les Assyriens, les Perses et les Sémites conquièrent

LES MÉMOIRES LES PLUS PROFONDES DE LA RACE HUMAINE



Arbres fruitiers, Gustave Klimt, 1901

d'immenses
territoires.

Les
dernières à
disparaître
furent la
civilisation de

Mycènes, celle de la Crète,
de Malte et des îles britanniques.

Simultanément, allant de pair avec le
développement explosif du cerveau – la
'*brain-explosion*' des anthropologues –, une
hypertrophie malade de l'égo se produisit,
accompagnée de comportements pathologiques
variés, ce qui eut pour conséquence
l'augmentation de souffrances psychiques.
Taylor ne considère pas la croissance de l'égo
comme un développement harmonieux, pour la
simple raison qu'il s'accompagne d'un sentiment
de malaise et de souffrance dû à la convoitise.
Celle-ci se trouve à la base de l'inégalité
sociale, de l'oppression et de l'exploitation
des minorités, de la guerre et de la
violence. Toute forme de culture et
de religion n'est, sur ce plan, qu'un
succédané de la véritable
harmonie et de l'équilibre
intérieurs. Il semble ici que
Taylor considère les facteurs
externes comme premiers
responsables de ce développement
et que les changements de conscience n'en
soient que la conséquence.

LE DÉVELOPPEMENT DU MOI
Pour une meilleure
compréhension, reprenons
l'image que l'auteur esquisse
des cultures d'avant la chute'.
Le monde, encore empli de
sacré, est peuplé d'êtres
possédant une âme. Il
n'est pas encore
'désacralisé'. Propriété
de chacun, il
n'appartient à
personne en
particulier.

Yann
Legrand,
Arbre de vie.
Eau forte,
2011



« Les aborigènes n'ont jamais connu le concept de propriété personnelle. Ils n'ont pas non plus éprouvé la nécessité de créer un dieu personnel vengeur, mais ils voient la nature

entière comme imprégnée d'une force spirituelle universelle – le grand esprit – auquel ils donnent les noms les plus variés, comme *mana* ou *tirawa*. »

L'idéalisation et l'exaltation de ce mode de vie primitif cher à Taylor, ses nombreux exemples concrets et ses références scientifiques, éveillent, il est vrai, l'enthousiasme, mais sont, en fin de compte, fort contestables.

Peut-être y eut-il déjà en effet, à ces époques reculées, un développement préliminaire de l'égo, mais celui-ci, encore latent, n'avait pas atteint sa pleine expression et ses conséquences. Les races primitives continuent de vivre dans un état de partage mystique collectif avec leur environnement – une "participation mystique", dit Lévy-Bruhl – non conscient.

Des chercheurs en génétique signalent qu'il y a 60 000 années se produisit une décroissance remarquable de la population. L'état de la recherche actuelle sur l'ADN des mitochondries (les informations cellulaires sont seulement transmises par la mère à sa descendance) permet d'admettre que seuls 5 000 hommes survécurent.

Fuyant Asie, des hommes plus civilisés se mêlèrent alors aux populations qui vivaient dans les basses terres du Proche Orient. Et il se produisit une sorte de processus de fécondation

croisée. Ainsi, l'homme plus agressif et plus affiné, orienté sur le maintien de soi, transmit ses gènes à un homme agraire, beaucoup moins évolué, dont la vie s'élevait à peine au-dessus d'un rapport étroit avec la nature.

Les survivants furent contraints de rechercher de nouveaux modes de vie ; de nouveaux outils furent inventés ;

les rapports sociaux se complexifièrent et les techniques de chasse s'améliorèrent. Les anthropologues établissent que l'évolution humaine fit un grand bond en avant. Ce fut aussi une grande et soudaine transformation des capacités du cerveau humain, un vrai saut de conscience : un événement génétique.

Taylor joue volontiers sur le désir actuel d'un retour à ces formes de vie idylliques, bien qu'en même temps il reconnaisse que cela est impossible. Il dit en particulier des aborigènes d'Australie, qu'ils vivent dans une société ouverte, en vertu de laquelle les hommes autant que les femmes se soumettent à leurs rites initiatiques en parfaite équivalence ; une société sans lois ni punitions, sans figures de proue ni mesures juridiques prohibitives. L'auteur esquisse, entre autres, de manière frappante, les ravages occasionnés ici par les puissances coloniales : comment elles ont exterminé des peuplades entières et anéanti leur culture. C'est le mérite de l'auteur de nous secouer avec rudesse pour nous réveiller de notre sentiment de supériorité. Il perçoit avec acuité, dans la société occidentale, la signature d'un égo hypertrophié et séparé, obstacle majeur à

toute tentative de libération de la misère et de la souffrance. Si l'auteur avait approfondi encore sa réflexion, peut-être aurait-il convenu que la condition humaine est ici 'contaminée' et que les causes ne se situent pas au seul plan social et psychologique. Taylor n'évoque jamais l'homme métapsychique ou métaphysique !

Il traite bien de la chute en tant que phénomène collectif, mais il n'y intègre pas l'idée qu'elle a affecté la totalité de l'ordre naturel du monde, oui, qu'elle est même à l'origine de cet état. Son esquisse de la psyché *trans-fall* (la psyché par-delà la chute) – n'est pas non plus, selon notre opinion, convaincante. Il reconnaît bien le fait que, plus tard, l'humanité éprouva une première effusion de forces spirituelles, grâce à des guides éclairés, tels Bouddha ou Jésus, mais que, sur une vaste échelle, elle ne fut pas touchée en profondeur, à l'exception de groupes relativement restreints, tels les soufis, les gnostiques et des mystiques comme maître Eckhart ou Jacob Böhme. Selon l'auteur, l'humanité se trouvera toutefois confrontée à une seconde effusion, à une nouvelle conscience qui ne sera possible que si elle parvient à inverser les conséquences de l'explosion égotique.

La '*trans-fall psyche*' est, selon lui, l'unique alternative pour prévenir une explosion imminente du monde. Pour endiguer cette marée, une renaissance sociale et psychologique s'avère nécessaire: *"En définitive, la religion n'opère pas vraiment. En ce sens qu'elle ne nous ôte pas en réalité notre sentiment de séparation*

et d'incomplétude ; elle le compense seulement. Il existe une autre façon de traiter ce problème par la spiritualité ou le développement spirituel. Il est important de ne pas confondre spiritualité et religion. Au sens strict du terme, la spiritualité n'a rien à voir avec la prière, les livres sacrés, le ciel, les prêtres, ni même avec Dieu (au sens habituel de ce terme). Les traditions spirituelles telles que le bouddhisme, le yoga et le soufisme (parmi nombre d'autres) sont des systèmes de transformation. Leur but unique est de guérir notre disharmonie psychologique et de transcender notre actuel état de souffrance. Ils nous enseignent à nous libérer de l'entropie psychique et à nous 'rebrancher' sur la force de l'esprit. En d'autres termes, ils nous offrent une méthode pour remédier à notre disharmonie plutôt que d'en traiter seulement les symptômes. » (p. 213 et suivantes)

Cependant, cette renaissance ne doit pas nous ramener en arrière, à l'époque d'un état paradisiaque primitif, bien qu'elle en présente certaines analogies, mais elle doit nous conduire à l'état de conscience de l'originel, de l'homme-esprit non encore descendu dans le temps. Ceci est un retour... mais n'est-ce pas en fait – et toujours – un progrès ! Il est possible qu'une nouvelle interdépendance écologique au Tout en résulte, mais elle concerne surtout la liaison renouvelée de l'âme avec son cœur spirituel. ✪

Steve Taylor, *The Fall*. Winchester-New York, 2010

E T E R N E L L E A S P I R A T I O N



**Toutes les créatures sous le soleil trouvent leur origine dans l'être;
l'être a son origine dans le non-être.**

Lao Tse

cr é a t i o n

Sauve-nous, nous sombrons !

CINQ MEDITATIONS
SUR LA PAROLE
DANS LE TEMPLE
DE LA ROSE-CROIX

I.

Dans les temples de la Rose-Croix, sur la table de l'autel, se trouve la Bible ouverte sur le prologue de l'Évangile de Jean qui commence par ces mots : « *Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu et la parole était Dieu.* »

Dans l'histoire du penseur, il est une spécificité : la parole. L'usage de la langue, de la parole pour exprimer les idées devint possible dès que l'être humain disposa du pouvoir de penser. L'animal ne pense pas ; il ne dispose donc pas de la parole. Il ne possède pas d'éther réflecteur ou éther mental. La parole est un pouvoir, une création ; elle a une force, une charge qui donne un pouvoir, sinon elle s'affaiblit. Une parole peut briser quelqu'un, le rendre malade mais aussi le stimuler et le guérir. Il y a des paroles mordantes, blessantes, des paroles criantes de cynisme, qui rongent et piquent comme le soufre. Par ailleurs, nous connaissons des paroles exprimant de hautes et grandes idées et pensées, des paroles qui mettent la masse en mouvement et la poussent vers un but déterminé. Il y a des paroles consolantes, des paroles d'amitié qui encouragent et élèvent ; et des paroles qui traînent l'âme dans la boue de l'existence. Et puis il y a les nombreuses paroles inutiles, prononcées sans y penser, le tourbillon indéfini de celles que l'on échange les uns et les autres dans la vie quotidienne.

Et nous lisons dans le prologue de l'Évangile de Jean cette parole hautement magique : « *Au commencement était la Parole, et la Parole était avec*

Dieu et la Parole était Dieu. »

Au commencement. Il y est en effet question d'une création, et cela avant même un quelconque 'big-bang', une création sans raison, sans suite, non datée, non située. *Cette Parole* n'était pas prononcée dans ce qui est limité, dans l'espace.

Notre parole, mes amis, est une forme, un signe ; elle renvoie à quelque chose et l'englobe. Elle est placée dans un contexte, une relation qui lui donne sa signification ; elle ne peut exister qu'en rapport avec quelque chose qu'elle délimite, qu'elle colore et détermine. La parole vivante, la parole en soi, celle dont parle Jean, qui contient tout et à laquelle sont reliées toutes les autres, comme tous les nombres le sont au nombre Un, nous ne pouvons la comprendre en nous référant à nos propres mots.

Notre pensée, qui s'exprime en mots, images et expressions, ne peut comprendre *la Parole* ni l'appréhender : elle est impropre à saisir l'unité de la *Parole*.

C'est pourquoi nous ne pouvons pas non plus comprendre pourquoi la vie est telle qu'elle est, et devons constater que notre pensée est tout à fait « aveugle » face à la Parole du prologue de l'Évangile de Jean. Notre pensée coupe et découpe l'unité de la parole ; elle va d'un commencement à une fin, et cette fin reforme un commencement en vue du mot suivant ou de la pensée suivante, toute spéculative et hypothétique qu'elle est.

Notre pensée cherche à dégager les causes du



Du temps nous ne pouvons percevoir ni le commencement ni la fin

processus de développement et de la perturbation qui toujours s'ensuit. Cependant à partir d'un fragment, d'une seule partie, on ne peut comprendre le tout. Du temps, nous ne pouvons percevoir ni le commencement ni la fin. Si nous sommes malades, contrariés, malchanceux ou heureux, nous ne pouvons l'expliquer ; nous cherchons des causes, nous parlons de karma, nous évoquons quelque chose, nous lui donnons un nom, mais de quoi cette situation fait-elle fondamentalement partie ?

On ne peut ni percevoir ni comprendre le tout. La vie est autre chose que ce que veulent admettre les orgueilleux dans leur aveuglement. *La Parole*, qui est l'*Alpha* et l'*Oméga*, nous ne pouvons l'élucider. *La Parole* est l'Unique qui est Dieu ; l'énergie éternelle, l'être qui est d'éternité en éternité. En fait, les explications nous éloignent de la Parole éternelle, cependant nous en parlons en tant que force, en tant que vie, en tant que motif de vie, élixir de vie, esprit et saint Esprit.

Le langage de la Sagesse ne donne aucune explication, ne se tourne pas vers la pensée raisonnable qui se déploie de façon linéaire, le long d'une ligne, sur un plan.

La Parole, la langue de la Gnose, se rapporte à l'éternelle force active et vivante de la parole, qui concerne chaque créature, chaque être humain, ici et maintenant. Ce langage englobe les nombreuses interprétations à l'origine des conflits humains : il s'y rapporte de façon verticale comme horizontale, il y est perpendiculaire.

II.

Si nous nous sentons appelés et saisis par la Parole vivante, il est bon que nous réalisons ce que la parole de la Rose-Croix envisage et comment elle agit.

Notre pensée est comme un crible : elle trie. La pensée peut nous éloigner de l'illimité, de ce qui veut se déployer à l'infini comme une fleur mystérieuse qui s'épanouit et embaume dans la nuit de l'inexplicable, comme une rose dont les couleurs mystiques se fondent en une harmonie de purs rayonnements éthériques qui tentent de se communiquer à nous.

Tout cela est très actuel et l'a toujours été : lorsqu'un homme, divisé en lui-même, utilise *la Parole*, cette source de vie, il rend sa propre division acceptable et va même la défendre ! Des déclarations sont faites, des liens sont suggérés, qui en jettent beaucoup dans le malheur et les retiennent prisonniers d'une dogmatique irrationnelle, insensée et paralysante. La seule et unique Parole vivante est alors mutilée et anéantie. Un texte apocryphe, les *Actes de Jean*, qualifie cela de *transpercement de la parole, du sang de la parole, de la blessure de la parole, du crucifiement de la parole, de la mort de la parole*.

Nous, conçus et nés dans l'espace et le temps, hommes apparents, phénomènes qui sont apparus un jour et disparaîtront, savons que la création de Dieu, la Parole non prononcée, immuable, indéfectiblement vraie et belle, est aussi la création de l'homme, de l'homme véritable qui respire et vit en Dieu, dans la Création éternelle. Cet homme est *Manas* ; on l'appelle le Penseur. C'est celui qui se meut et

se déploie dans l'éternelle mouvance de la vie, celui qui s'intègre à l'inspiration et l'expiration du souffle divin, qui en devient conscient et saisit ce que l'homme extérieur né de la matière ne peut saisir : le mystère de l'être humain et de son devenir !

III.

« Au commencement était la Parole... et toutes choses ont été faites par elle ; et sans elle rien n'aurait été fait. En elle était la vie et cette vie était la Lumière des hommes. »

Cette « vie » est le mystère de l'incarnation qui ne s'explique ni ne s'éclaire sur le plan extérieur ; elle s'adresse à ce qui est caché, par illumination de l'homme caché. Pourtant elle se manifeste. Les romantiques la cherchaient dans l'éclair, dans un coup d'œil, à l'improviste, dans un rire, dans un silence soudain, dans « l'éclat de l'âme » ; l'attitude et les actes des êtres humains témoignent toujours de leur âme, dans le sang qui flue à travers le système vital humain comme un courant capable d'éveiller à la vraie vie ce qui est mort.

Le « mort », c'est la conscience à laquelle on impose idées, slogans, opinions ou dogmes. C'est pourquoi, si nous sommes ouverts à la parole vivante, à la parole de la Gnose et nous livrons à elle avec sérieux, gardons-nous de nous en approcher et de la vivre comme une chose passagère, semblable à tous les phénomènes broyés par la dent du temps, comme une chose qui vieillit, soumise à un style, à une tendance jeune, retro ou à la mode.

Cette sainte parole qui guérit, nous ne l'abordons pas comme un stimulant intellectuel sur lequel nous pourrions débattre à l'infini ou mettre en cause.

Dans l'épître aux Hébreux (chap. IV, v. 12) Paul fait une description lucide de cette parole vivante :

« Car la parole de Dieu est vivante et efficace, plus tranchante qu'une épée à deux tranchants, pénétrante jusqu'à partager âme et esprit, jointures et moelle ; elle juge les sentiments et les pensées du cœur, nulle créature n'est cachée devant elle mais tout est à nu et à découvert aux yeux de celui à qui nous devons rendre compte. »

La parole de Dieu la force-même; elle est active en nous telle une énergie alchimique ; elle rejette le mort ; elle régénère ce qui est malade, redresse ce qui est faux ; elle réforme et influence ce qui est mortel en dissolvant nos illusions et phantasmes. La structure entière de l'égo qui se perpétue lui-même est replacée dans la lumière de la vérité pour que nous parvenions à la connaissance de nous-mêmes. La parole qui est la vie fait irruption dans le temps. Cependant, la parole est et agit seulement là où s'effectue une alchimie pure et active. La parole qui est la Lumière du monde se manifeste comme une élévation ou comme une chute. Il y a lumière et vie en celui – ou en celle – qui agit, vit et est, de par son âme et sa conscience, dans et par la force et l'ordre de la parole. Dans son ouvrage intitulé 'l'Éthique', Spinoza écrit :

« Comme la vie dépend des actes, et comme elle est meilleure si l'homme agit bien, alors la contemplation (l'orientation de l'âme sur la Gnose) qui excelle par sa dignité et sa ténacité, le décide à agir au mieux. »
« Elle se voue à une vie des plus élevées et des plus excellentes. Et je veux ajouter aussi : plus heureuse. Car cette orientation intérieure n'emprunte rien, comme les sens, aux formes apparentes extérieures des choses non pures, aux faux plaisirs variables, mais elle possède en elle-même à profusion les séculaires conformités et causes de toutes choses. D'une manière pure et véritable, elle se nourrit de tout ce qui est pur, vrai et immuable et s'en réjouit. Et ce qui est de loin le plus important est une vie si proche de Dieu qu'elle transforme l'être humain en son parfait portrait. »

Dans la plus grande simplicité et modestie, nous pouvons servir l'homme intérieur, l'âme qui connaît la parole

IV.

Bon – pas bon, bien – pas bien, gentil – pas gentil, brillant – moyen, coupable – non coupable, faible – fort, noir – blanc, talentueux – quelconque, forme – sans forme, divin – non divin : autant de qualifications de l'égo divisé en lui-même. Ainsi trouve-t-il son identité et s'y maintient-il. Cette personne fausse la parole. Elle la mutile et l'affaiblit. A l'aide de bribes et de fragments, l'égo se conserve. On en fait un décor, plat comme une pancarte sur laquelle pâlit déjà l'annonce de la représentation.

Que faire ?

Nous pouvons, dans la plus grande simplicité et discrétion, servir l'homme intérieur, c'est-à-dire l'âme qui La connaît ! La question doit alors retentir : Le pouvons-nous et comment ? Il y a l'homme extérieur, le passant ; et il y a l'homme intérieur, non réalisé, latent comme une image aux yeux morts. Il y a la parole qui vient en nous, qui nous parle. Et cette parole : « est la vie et la Lumière des hommes... qui brille dans les ténèbres... »

Et l'Evangile continue ainsi : « Il y eut Jean, un homme envoyé de Dieu pour rendre témoignage. Il n'était pas la Lumière, mais il fut envoyé pour témoigner de la Lumière... »

Qui est cet homme ? s'agit-il d'une personne particulière ? Ou s'agit-il peut-être de vous et de moi ?

Il n'est pas la Lumière, mais il est venu et a été appelé pour rendre témoignage de la Lumière. Comment en témoigne-t-il ? Avec beaucoup de mots, d'explications, d'idées, d'opinions, d'images ? Avec la fanfare de la vie apparente

dialectique ? Mieux : en témoignant et en vivant de l'âme éternelle et de son ardente énergie qui fait des merveilles, qui traverse la réalité de l'existence dans l'espace-temps, comme la lumière du soleil levant, avec l'éclat d'un rayonnement si puissant qu'il fait fuir les ténèbres nocturnes. Ceci est-il une fiction, une image de rêve, un idéal, une irréalité vite estompée par la pâle réalité ?

Spinoza, dans *Le Traité de la réforme de l'entendement (Tractatus de intellectus emendatione)*, cherche par une méditation persévérante – écrit-il – ce qui est le plus utile pour l'homme. Toutes les choses que la majorité des gens poursuivent, non seulement ne procurent nulle aide au soutien de l'être véritable, mais l'affaiblissent même, et sont souvent la cause de la disparition de leurs possessions, et toujours la cause de leur propre chute. Il donne quelques autres exemples : « il y en a qui, pour obtenir des honneurs ou pour les conserver, doivent supporter les plus grands maux. Et il y en a aussi un grand nombre qui, par pure recherche du plaisir, ont précipité leur propre mort. »

Spinoza cherche encore ce que le désir des choses temporelles cause à l'âme et il en vient à la logique suivante : « L'amour du Bien infini, éternel, emplit l'âme de joie et la délivre de toute tristesse ; il faut avant tout désirer et rechercher avec force le saint amour.

Mais... bien que cette réflexion soit claire dans mon esprit, je n'ai pas encore réussi à repousser tous les désirs, la recherche du plaisir et de la gloire. Je le dis maintenant : tant que mon esprit était occupé à

de telles pensées (l'orientation unique sur la Gnose), j'avais une aversion pour les autres choses (...) et je voyais que fuir les vrais remèdes n'avait plus autant de force. »

Ce que Spinoza appelle « *Le Bien éternel et infini* » est « *la vie qui ne connaît pas la mort* ». Dans notre monde, cela nous demeure étranger ; c'est un facteur bien dérangent auquel il y a deux manières de réagir : ne pas le savoir et le rejeter ou bien l'admettre. Les deux choix nous lient à leurs propres lois, conditions et conséquences. La vie offre la vie ; elle nous apprend à vivre d'après les règles et les normes du seul Bien, comme Hermès nous l'enseigne. Catharose de Pétri répond comme suit à la question de savoir si un être humain qui aspire au processus du changement fondamental peut l'accélérer par telle ou telle action :

« Chers amis, vous portez un manteau ; c'est le manteau de votre être ancien. Votre état d'élève se trouve encore dans ce manteau. Non dans votre moi le plus profond ! Ce manteau est le énième voile entre vous et la Gnose. Dans cet état, la Gnose restera pour vous un mystère jusqu'à ce que vos pensées, vos sentiments, votre volonté et vos actes correspondent au feu intérieur allumé en vous. Alors la force de l'Esprit Saint peut descendre dans le sanctuaire de la tête purifié, et dans le silence vous découvrirez consciemment ce qui est hors du temps, l'éternel, l'omniprésent. Pour le reste, avec votre personnalité, vous ne faites rien d'autre que de vous orienter, en service quotidien, sur le chemin libérateur de l'âme afin d'accomplir le processus entrepris. »

Une peinture de Rembrandt représente une barque qui affronte les vagues furieuses et tourbillonnantes de la mer. A bord, c'est la panique, sauf pour un homme qui dort à l'arrière.

Cette histoire est mentionnée dans différents évangiles : « Dès qu'il fut dans la barque, ses disciples l'y suivirent. Il s'éleva une grande tempête et la barque fut submergée, mais Jésus dormait. Les disciples venus avec lui le réveillèrent et lui dirent : « *Seigneur, protège-nous, nous sommes perdus !* »

Et il leur dit : « *Pourquoi avez-vous peur, êtes-vous des hommes de peu de foi ?* » Et aussitôt il se leva, apaisa le vent et la mer, alors survint un grand calme.

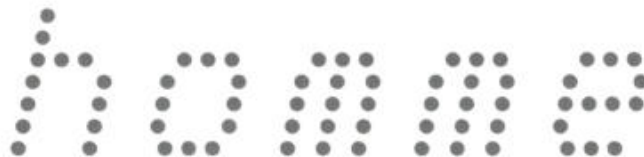
Ce bateau est l'arche sainte qui vogue sur la mer de la vie. L'élève est monté à bord et y est en sécurité ; il n'a pas à avoir peur des folles tempêtes et agitations inhérentes à la vie dans notre nature. Celles-ci ne l'atteindront pas au plus profond si, en lui, vit l'âme éternelle cachée. En effet, si en proie à la détresse et à l'angoisse, il en appelle à l'âme, alors retentit : « *Je suis avec toi, homme de peu de foi.* »

Et Jésus élève la main et la tempête s'apaise. ✪



**Le ciel est la demeure qui accueille ceux qui portent le corps impérissable;
la terre est le séjour des corps périssables.
L'existence terrestre est dénuée de raison,
le ciel s'harmonise à la raison divine.
Les harmonies d'en haut ont le ciel pour fondement;
les ordonnances des lois sur la Terre s'appliquent à la Terre.**

Hermès



Pesé et trouvé trop léger ?

Après son retour d'un voyage d'une semaine en Turquie, il ne cesse de s'interroger sur sa rencontre dans l'amphithéâtre d'Aspendos, dans l'arrière-pays verdoyant de la côte sud de l'Anatolie. Un long périple à travers le littoral fleuri l'avait conduit jusqu'à cet antique et majestueux édifice, bien conservé. Le long d'un couloir obscur, il finit par accéder à l'intérieur. Sa merveilleuse architecture produisit sur lui une impression profonde : on aurait pu entendre une plume toucher le sol.

L'amphithéâtre est vide à l'exception de cinq Turcs dont l'un, monté jusqu'aux rangs de sièges les plus élevés, se met à chanter d'une belle voix de baryton un court fragment d'opéra. Deux autres, désireux eux aussi d'en tester l'acoustique, se lancent à leur tour, d'abord en un chuchotement, puis du pianissimo au fortissimo ; tandis que la voix d'un quatrième, encouragée, s'élève sereinement en une douce mélodie.

La paix que ce grand amphithéâtre semi circulaire rayonne fait disparaître toute hésitation. Les voix se répondent, leur idée se précise : « Un dialogue, un dialogue chanté ! » ; et ils chantent, joyeusement, dans un anglais fragmenté ; et maintenant : « En chœur, chantons en chœur ! ». Ils entonnent l'hymne à la Joie : « Joie, belles étincelles divines » (la neuvième symphonie de Beethoven) et les voix s'amplifient, jubilantes. L'hymne n'en est que plus beau ! Paroles, mélodies et chœur, exhaussés par la merveilleuse acoustique du théâtre ! Entre temps, le cinquième Turc, un instant disparu, revient avec son étui à violon. Il en

sort l'instrument et le tend aux personnes présentes. Mais personne n'ose. Après quelques hésitations, le promeneur étranger déclare vouloir bien essayer.

En cet instant, tout se déroule en lui comme dans un film et une voix lui sussure : « *Voilà l'occasion ! Face à 20 000 sièges... on devient le héros d'Aspendos...* » mais une autre voix réplique : « *Non, pas de bluff. ...* » Sois peut-être plus modeste... Accorde aussi le violon... Pourquoi te dresses-tu soudain sur tes pieds ?... le bras qui te fait mal aura raison de toi, le héros !

L'étranger commence par des improvisations puis, sous les cris d'encouragement des Turcs, il continue avec Bach, Mozart et Vivaldi. Et tandis que l'amphithéâtre peu à peu se remplit de touristes, il se laisse aller à jouer toujours plus fort et plus vite en un rythme endiablé. Chaque crescendo est suivi d'un diminuendo, auquel succède un nouvel envol. Puis, progressivement l'inspiration faiblit et finit sous les applaudissements. Mais il n'est pas tout seul ! Alors l'un des amis turcs propose négligem-



ment : *« Veux-tu me passer le violon? Seulement pour essayer quelques notes ? il s'agit du merveilleux baryton qui, par la suite, s'avère être un médecin.*

« Naturellement, bien sûr... Si j'avais su ! »

Lentement, l'homme fait vibrer les cordes et joue une simple mélodie populaire toute intériorisée.

Perçois-tu le silence dans ces notes ? Maintenant, l'espace y répond, et le superflu, l'accessoire, est emporté comme dans un souffle : « Ne cesse pas d'écouter : vers le bas, vers le haut et vers l'intérieur de toi-même ! »

Après une courte pause, le promeneur remercie les Turcs et, après un adieu chaleureux, il poursuit sa route, profondément troublé.

Il reprend sa marche sur le chemin caillouteux entre les oliviers, lorsqu'un petit serpent se faufile en sifflant entre ses pas avant de disparaître dans les genêts.

Tout cela est-il bien réel ou est-ce un rêve? De retour de cette côte sauvage, le voyageur pense à ce qu'il vient de vivre et en ressent toute l'émotion.

En lui, quelque chose lutte contre cette limpidité cristalline. L'âme, comme le vif-argent,

Ne cesse pas d'écouter:
vers le haut, vers le bas et
vers l'intérieur de toi-même



comme l'impalpable, rencontre le forcené, celui qui transpire et se maintient sur la pointe des pieds. La profondeur de cette expérience n'apparaît pas encore clairement à sa conscience.

C'est le dernier jour des vacances. Le car pour l'aéroport passe un peu après minuit. La pluie frappe les vitres et les palmiers se tordent sous les violentes secousses du vent nocturne. Après le départ, tôt le matin, l'avion disparaît en grondant dans d'épais nuages de pluie, secoué en tous sens, tandis que les esprits inquiets aspirent à la lumière du jour.

Et soudain, bien au-dessus des nuages, le soleil matinal finit par percer et ses rayons illuminent aussi son cœur agité. En un instant, il comprend : ce n'était pas seulement un essai d'acoustique de l'amphithéâtre, mais aussi la pesée d'un homme. Trouvé trop léger – ou trop lourd ? ❀

Tout mouvement retourne au repos en Bouddha, l'esprit universel

En tant que réalité éternelle intangible, la Lumière porte et pénètre de son rayonnement l'infinité de tout ce qui existe. Elle est l'esprit de l'univers, la nature de Bouddha. Elle est le fondement de toute existence – même si ces existences ne sont pas conscientes d'elle. Beaucoup aspirent à cette Lumière et la recherchent, et nombreux sont les récits de ceux qui se relient intimement à elle. Leurs témoignages, heureux et consolants, nous offrent la perspective d'une réalité de vie nouvelle. Le mode de vie bouddhique est un processus intense de purification des actes, des pensées et des paroles. Elle consiste en l'épanouissement et la purification de soi, en renoncement à tout mal, en l'obtention du bien et en la purification de l'esprit. Tel est l'enseignement du Bouddha.

Paul Carus écrit, dans l'*Évangile du Bouddha* :

« Il est un baume pour le blessé et du pain pour l'affamé.

Il est l'eau pour l'assoiffé et l'espérance pour le désespéré

et la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres.

Il est la bénédiction inépuisable de l'homme sincère.

Guérissez de vos blessures, vous qui êtes blessés

Et mangez à satiété, vous qui avez faim.

Reposez-vous si vous êtes fatigués

Et si vous êtes assoiffés, étanchez votre soif.

Tournez les yeux vers la Lumière,

vous qui demeurez dans l'obscurité

Et soyez emplis de joie.

La lumière de la sagesse dissipe les ténèbres de l'errance.

Nous voyons notre chemin ;

notre avancée est sûre et certaine.

Bouddha a révélé la vérité et la vérité nous rend forts. »

Le bouddhisme parle de trois trésors, ou *joyaux*, que le bouddhiste peut acquérir : le « bouddha », le « dharma » et le « sangha »

forment la base de cet enseignement spécifique. Le bouddha est l'*illuminé*. Le terme « bouddha » peut désigner un personnage historique, mais c'est aussi l'aspiration au potentiel spirituel le plus élevé, présent en tout être humain.

Le dharma est l'*enseignement* du Bouddha, le chemin de la libération conduisant à la rédemption. C'est « l'enseignement libérateur menant à la sagesse au-delà de toute sagesse » : le *nirvana*.

Le troisième joyau se trouve dans le concept de « sangha » ou *communauté*, une condition fondamentale de la libération. Le sangha est la communauté au sens de « liaison avec son prochain ».

LE SANGHA Presque toutes les grandes religions ont trait à la manière d'accomplir l'existence humaine et à la relation de celle-ci avec l'autre monde, un monde que nous ne connaissons pas, mais dont parlent leurs enseignements. Le monde du royaume de Dieu, l'autre règne, invisible à nos yeux, vit en principe en chacun. Diverses doctrines de sagesse en témoignent. De cette « autre » sphère, des messagers viennent à la rencontre des êtres

IMPRESSIONS D'UN SYMPOSIUM À RÉNOVA





«Ouvre-toi, ô Terre ! Que les eaux du ciel ouvrent leurs sources à l'écoute de ma voix ! Restez immobiles, vous arbres ! Car je veux chanter et louer le seigneur de la création, le tout et l'unique ! Ouvrez-vous, cieux ! Vents, apaisez-vous, afin que l'immortel cycle de Dieu puisse recevoir ma parole ! Car je veux chanter la louange de Celui qui a créé l'univers entier; qui a indiqué sa place à la Terre et a suspendu le firmament; qui a ordonné à l'eau douce de sortir de l'océan et de se répandre sur la terre habitée et inhabitée, au service de l'existence et pour la survie des hommes; qui a ordonné au feu de briller pour tout usage que voudraient en faire les dieux et les hommes. Rassemblons-nous pour chanter les louanges de celui qui est élevé au-dessus de tous les cieux, le créateur de la nature entière ! Il est l'oeil de l'Esprit; qu'à lui soit la louange de toutes les forces ! Ô vous, forces qui êtes en moi; chantez la louange de l'unique et du tout; chantez selon ma volonté, ô vous, forces qui êtes en moi! Gnose, ô sainte connaissance de Dieu, par toi illuminée, il m'est donné de chanter la lumière du savoir et de me réjouir dans la joie de l'âme-esprit.»

Chant de louange d'Hermès

d e v e n i r

humains. Ces maîtres le peuvent, parce que ce sont des hommes ou des êtres devenus des hommes. Pleins de reconnaissance, nous méditons leur enseignement et laissons pénétrer en nous leur sagesse. Leurs écrits révèlent l'existence d'un autre monde et nous indiquent les conditions à remplir pour l'approcher.

Pourtant, Gautama Siddhârta ne le fait pas ! Il part de ce qui est dans ce monde de la matière : quel est alors, selon lui, dans cette nature chutée, le fondement originel de notre existence ?

La vie dans le monde physique est limitée. Tout y est inquiétude, souffrance et angoisse. Le prince Siddhârta conclut qu'en toute vie réside la souffrance. Celui qui souffre, acquiert de l'expérience ; celui qui expérimente, souffre. Tout être dans cette nature est 'souffrance enflammée' et tout ce qui vit brûle, pour ainsi dire. Voilà une donnée fascinante ! Chacun souffre, qu'il le veuille ou non ! Chacun cherche le bonheur, que le vrai bonheur existe ou non !

Tout ce qui existe est souffrance ; la souffrance est notre réalité. Comment est-ce possible ? C'est que nous ne souffrons pas, qu'en fait nous ne vivons pas consciemment. Alors nous nous laissons entraîner par quelques idées illusoire. Nous voulons jouir de notre vie et cette soi-disant jouissance nous rend le plus souvent moroses, oui, plus apathiques. Chacun fuit la souffrance, tout en infligeant beaucoup de souffrance aux autres : hommes, animaux, végétaux...

Selon Bouddha, l'aspiration à la libération et à l'illumination n'est possible que si l'on s'efforce de délivrer tout être souffrant. Le chemin le plus court pour être victorieux de la souffrance est juste de l'appréhender, de l'accepter totalement, aussi paradoxal que cela paraisse. En tant qu'être humain, nous avons une grande responsabilité dans la vie, nous devons porter notre prochain et, si nécessaire, souffrir avec lui. De cette façon, nous apprenons vraiment à connaître les hommes et devenons toujours plus conscients.

Ce qui précède nous conduit à ce principe simple : la souffrance a un sens, voire, elle est le sens de la vie. Car c'est de la compréhension de la souffrance que surgit la délivrance. Osez-vous tirer les conséquences d'une telle affirmation ?

Comment expliquer que la souffrance soit le sens de l'existence, alors que les végétaux, les animaux et les hommes ne font qu'aspirer à la lumière du soleil et à être protégés, sécurisés ? Eh bien, c'est ce désir, cette faim qui suscite la conscience. Le désir part de l'amour pour les personnes de son entourage jusqu'à l'amour de la beauté, c'est-à-dire l'amour d'un cercle toujours plus large jusqu'à prendre finalement des formes de moins en moins concrètes.

En même temps, cette connaissance progressive de l'amour suscite la conscience que tout ce que l'homme convoite dans cette nature, est toujours partiel. C'est cela qui fait souffrir. Cette souffrance fait partie de ce monde ; elle est le sacrifice que chacun porte en soi.



... alors tu t'éveilles et tu accèdes au repos en Bouddha,
la Lumière de l'univers ...

L'être entier est enflammé de souffrance.
Celui qui souffre, vit. Celui qui sait souffrir
en conscience relie la matière, réduite à ses
propres limites, à une vie magnifique et gran-
diose.

L'étape suivante est la « souffrance parfaite » :
la compassion pour chaque être vivant. Cette
compassion est alors un choix conscient.
Bouddha souffre en chaque être. Le Christ
a subi, lui aussi, une immense souffrance, et
« Il est la Vie » !

Dès lors, un paradoxe surgit : la compassion
profonde abolit la souffrance.

Revenons à Siddhârta, ce prince, cet homme
unique, et plaçons devant nous l'idée : *Je suis
Siddhârta, l'éternel*. En un éclair, le chemin ap-
paraît, chemin de compréhension, aussi lumi-
neux qu'un diamant éclairé d'octuple façon,
exempt de défaut et de souffrance. Vous avez
devant vous la dissolution de la souffrance :
le bouddha, le dharma et le sangha. Ils sont la
lumière qui rend tout Un, la parole de l'ensei-
gnement et la communauté. Et vous dites :
« *Tous les êtres sont bouddhas dès le premier com-
mencement* »

La compassion est le sens de la souffrance.
Elle est l'unité universelle de la vie, comme
la souffrance est la séparation universelle des
parties du Tout.

Dans la compassion ; la Lumière vous emplit
totalement ;

le nirvana afflue sur vous et en vous.

Et vous dites de nouveau :

« *Aussi nombreux que puissent être les êtres
vivants, je les sauverai.*

Je promets de les délivrer tous.

*Aussi insondables que soient les causes de souf-
france,*

Je promets de les rejeter absolument toutes.

*Aussi nombreux que soient les portails sans
portes*

Je promets que vous entrerez.

Aussi infini que soit le chemin du réveil,

Je m'engage à l'incarner »

Comment aller plus loin ?

L'essence même du bouddhisme est qu'il n'est
fait aucune distinction entre le Bouddha et le
« vous-même » éternel, enfoui au plus profond
de votre cœur. Lorsque nous allons le chemin
et que notre personnalité se tient dans le si-
lence, la véritable nature bouddhique parvient
à s'exprimer et nous pouvons comprendre le
sens de la phrase :

« Depuis le tout premier commencement, tous
les êtres sont des bouddhas » ou, ainsi que le
professe le patriarche chinois Hui-Neng :

« La juste compréhension est qualifiée de
transcendante, la fausse compréhension, quali-
fiée de profane.

Si donc toutes deux sont laissées à de côté.

L'essence de bouddha apparaît. »

Ce que Siddhârta dit, il y a deux mille ans, il



le dit encore aujourd'hui, par vous :
« Aussi nombreux que soient les êtres vivants, je les sauverai. Je promets de les délivrer tous. »

En ce sens, les enseignements du Bouddha sont un don que nous recevons. Toutefois, tant que nous ne le mettons pas en pratique et que nous ne le réalisons en nous-même et dans notre vie, il ne nous sert à rien. Celui qui suit le chemin découvre son propre destin. Par ce fait, il est à même de dénouer le destin d'autrui. Tenez-vous donc prêts à sauver l'homme et le monde ! C'est ainsi que vous vous réveillerez et goûterez le repos en Bouddha, la Lumière du monde.

Sachons que trois trésors sont à notre portée, les *trois joyaux* :
 le bouddha, l'esprit de l'univers qui, en tant que personnalité supérieure, rayonne la lu-

Le grand sanctuaire de Borobudur à Java fut édifié au VIII^{ème} siècle selon les normes bouddhiques de l'acte contenues dans le rituel Karmavibhanga (ou 'équilibre entre la cause et l'effet'). Il expose d'une manière unique au monde la vie du Bouddha et le septuple chemin de rédemption et de délivrance. Dans la parfaite structure architecturale des temples avec ses longs bas-reliefs sculptés, nous voyons les représentations du bien et du mal, de la loi du Karma, du vécu des expériences sur le chemin, des quatre phases de la méditation, du détachement des turbulences et du chaos de la vie mondaine et de l'entrée finale dans les purs domaines de la Bodhi (ou illumination), qui constituent les étages supérieurs de ce septuple complexe de temples.

mière de la conscience au plus profond de nous ;
 le dharma, le chemin libérateur du monde des apparences et des illusions, lequel nous mène à la « sagesse qui est au-delà de toute sagesse ». et le sangha, la communauté, la compassion universelle pour tous les êtres vivants. Ils nous relient tous trois à une nouvelle réalité de vie.

Méditant sur son illumination, Bouddha écrit :
*« A la recherche du créateur de cette chaumière,
 J'ai parcouru le cycle de nombreuses naissances
 et toujours pleine de souffrance est la naissance !
 Mais, à présent, créateur de cette tente,
 Reconnaiss que tu ne la relèveras pas.
 Tous les chevrons sont cassés
 et les côtés brisés.
 Libre, sans plus de lien, l'esprit est revenu là où
 tout désir s'est dissipé. »* ☸



La lumière des rose-croix

Qu'est-ce qui caractérise cette période de l'Europe autour de l'an 1600 à la lumière de l'histoire des Rose-Croix ? Les fameux Manifestes, qui parurent entre 1614 et 1616, sont-ils tombés tout simplement du ciel ? Dans son livre *La Lumière des Rose-Croix*, Frances Amelia Yates décrit la fascinante histoire d'une naissance qui suscita de nombreux remous et controverses. Ce livre a été traduit en français.

Dans *The Rosicrucian Enlightenment* (1973), Frances A. Yates retrace la partie disparue de l'histoire européenne du XVII^e siècle, où la pensée hermétique et rosicrucienne en Europe fut un facteur important. Si important que le motif de cette disparition devient évident au lecteur. Le mérite de F. Yates est d'avoir porté au grand jour l'histoire de la tradition ésotérique occidentale ainsi que son rôle dans la naissance de la science et de la médecine modernes. Aussi, mieux qu'un livre d'histoire, cet ouvrage nous tient en haleine comme une non-fiction passionnante. Quelle particularité caractérise l'Europe, aux alentours de 1600 ? Les manifestes des Rose-Croix apparus en 1604-1616 'tombent-ils' tout simplement du ciel ? Le livre montre à cet égard la maturité atteinte par l'Europe. Dans son introduction, Yates dit à ce sujet: « *Le fait, qui a été effacé de l'histoire, est qu'une phase rosicrucienne était attachée à cet épisode auquel les Manifestes rosicruciens étaient liés, que les mouvements suscités par John Dee en Bohême avaient inspiré ces Manifestes, que le court règne de Frédéric et d'Elisabeth au Palatinat était un âge d'or hermétique, encouragé par le mouvement alchimique*

dirigé par Michaël Maïer. Celui-ci, en effet, pratiquait l'alchimie et accordait une grande importance au Monas hieroglyphica de Dee. [...] Espérons qu'une représentation fidèle de la pensée européenne de cette période de l'histoire soustraira ce sujet à la catégorie des vagues études 'occultistes' et le transformera en un domaine de recherche légitime et important. »

Procédons à une esquisse de l'an 1600. C'est le début de l'âge d'or aux Pays-Bas qui connaissent d'illustres peintres et inventeurs. Les réformes religieuses battent leur plein. Après l'Iconoclasme de 1555, une guerre de 80 ans s'engage contre l'Espagne en 1568. En Angleterre, la Renaissance atteint sa glorieuse apogée en 1600. Shakespeare vit encore ; ses pièces sont représentées à la cour ; le scientifique et occultiste John Dee (mort en 1608) exerce une forte influence sur la reine. Elisabeth I^{ère} (morte en 1603) soutient l'Europe contre les Habsbourgs agressifs, liés à la Contre-Réforme catholique. Très intéressée par les sciences occultes, elle soutient ses pratiquants par une contribution financière annuelle. C'est au cours de son règne que la Renaissance anglaise atteindra son point

Prague était un vaste creuset de recherche alchimique, astrologique et de science magique, une ville étonnante, ouverte aux nouveaux développements de la pensée

culminant. Elle tient tête à l'influence espagnole, catholique – 'l'invincible Armada' fera d'ailleurs naufrage sur les côtes anglaises. Elle conclut des alliances avec les protestants hollandais, allemands et français.

En France, Henri IV soutient les Huguenots, mais il est assassiné en 1610. A Venise, l'opposition à l'autorité de Rome prédomine et l'on cherche à se rapprocher de l'Angleterre. En Italie du sud, Campanella s'oppose à l'occupant espagnol.

A Prague, l'empereur sage Rodolphe II (mort en 1612), bien que d'origine habsbourgeoise, s'oppose avec force à la violence utilisée contre les protestants. A la fin de sa vie, il instaure la liberté du culte en Bohême – ce qui mènera à la guerre de Trente Ans en 1618. A sa cour se pressent artistes, scientifiques, alchimistes et musiciens. Bref, un esprit d'*'illumination'* souffle sur l'Europe, fondement pour la Lumière des rose-croix.

Dans les deux premiers chapitres, Yates décrit l'histoire de manière détaillée. Jacques I^{er} – successeur d'Elisabeth – donne sa fille, la princesse Elisabeth, en mariage à Frédéric V du Palatinat, petit-fils de Guillaume d'Orange, Chevalier de l'Ordre de la Jarretière et guide des protestants allemands. Ce mariage sans précédent est fêté en grande pompe à Londres, en 1613. « *Le Rhin s'unit à la Tamise ; l'Allemagne à la Grande-Bretagne ; les étoiles déversent leurs harmonies sur ces noces - ainsi que le décrivent les chroniques - et tous les hommes bienveillants éprouvent joie et satisfaction pour ce ma-*

riage, solide fondement de la religion. » Après une réception grandiose à La Hague, décrite en détail par l'auteur, les jeunes mariés partent à Heidelberg. On attend de Jacques I^{er} qu'il soutienne son beau-fils dans son alliance protestante contre l'Espagne. Mais Jacques I^{er}, très hostile à toute recherche scientifique magique, coupe court, s'opposant ainsi à l'aspiration de sa fille Elisabeth et de son mari. Il ne les soutient pas.

Quand Rodolphe II installa sa cour à Prague en 1583, la capitale devint un vaste centre de recherche alchimique, astrologique et de science magique, avec ses bibliothèques et ses 'chambres magiques' emplies d'ingénieuses merveilles et de trouvailles techniques, magico-scientifiques. Prague devint le centre de référence du continent pour des hommes de toute l'Europe intéressés par les études ésotériques et scientifiques.

John Dee et Edward Kelly, Giordano Bruno et Johannes Kepler y venaient. Des étudiants juifs de la kabbale pouvaient poursuivre là, en toute tranquillité, leurs recherches. L'église de Bohême, fondée par Johannes Hus, fut la première église réformée d'Europe.

La tolérance de Rodolphe s'étendait jusqu'à l'église de Bohême et aux 'Frères de Bohême', une fraternité qui interprétait les Ecritures de manière mystique. Prague, pleinement influencée par la Renaissance de l'Europe de l'Est pendant le règne de Rodolphe, constituait un véritable creuset d'idées nouvelles, ouverte aux nouveaux développements de la pensée,



Maison d'édition Synthese
ISBN 978 90 6271 914 3

palpitante de vie et de mystères.

Après la mort de Rodolphe en 1612, lorsque l'archiduc catholique Ferdinand de Styrie, un habsbourgeois fanatique, accéda au trône et annula la liberté de culte, la population de Bohême s'insurgea et offrit le trône à Frédéric V. Frédéric et Elisabeth couronnés par les Hussites succédèrent à Johannes Hus, de 1619 à 1620. Hélas, en un seul hiver (d'où le nom donné à Frédéric par dérision : le 'roi d'hiver'), les choses se gâtèrent. Le duc catholique de Bavière vainquit les armées du roi de Bohême à la bataille dite de la Montagne Blanche : le Palatinat fut occupé et détruit, et la grande *Bibliotheca Palatina* d'Heidelberg fut transférée à Rome.

Yates le relate ainsi : « *Tout un monde disparaissait, avec ses monuments mutilés ou détruits, ses livres et ses écrits perdus, sa population en exil – pour ceux qui avaient pu s'échapper – ou destinée à périr par la violence, la peste ou la famine au cours des terribles années à venir.* »

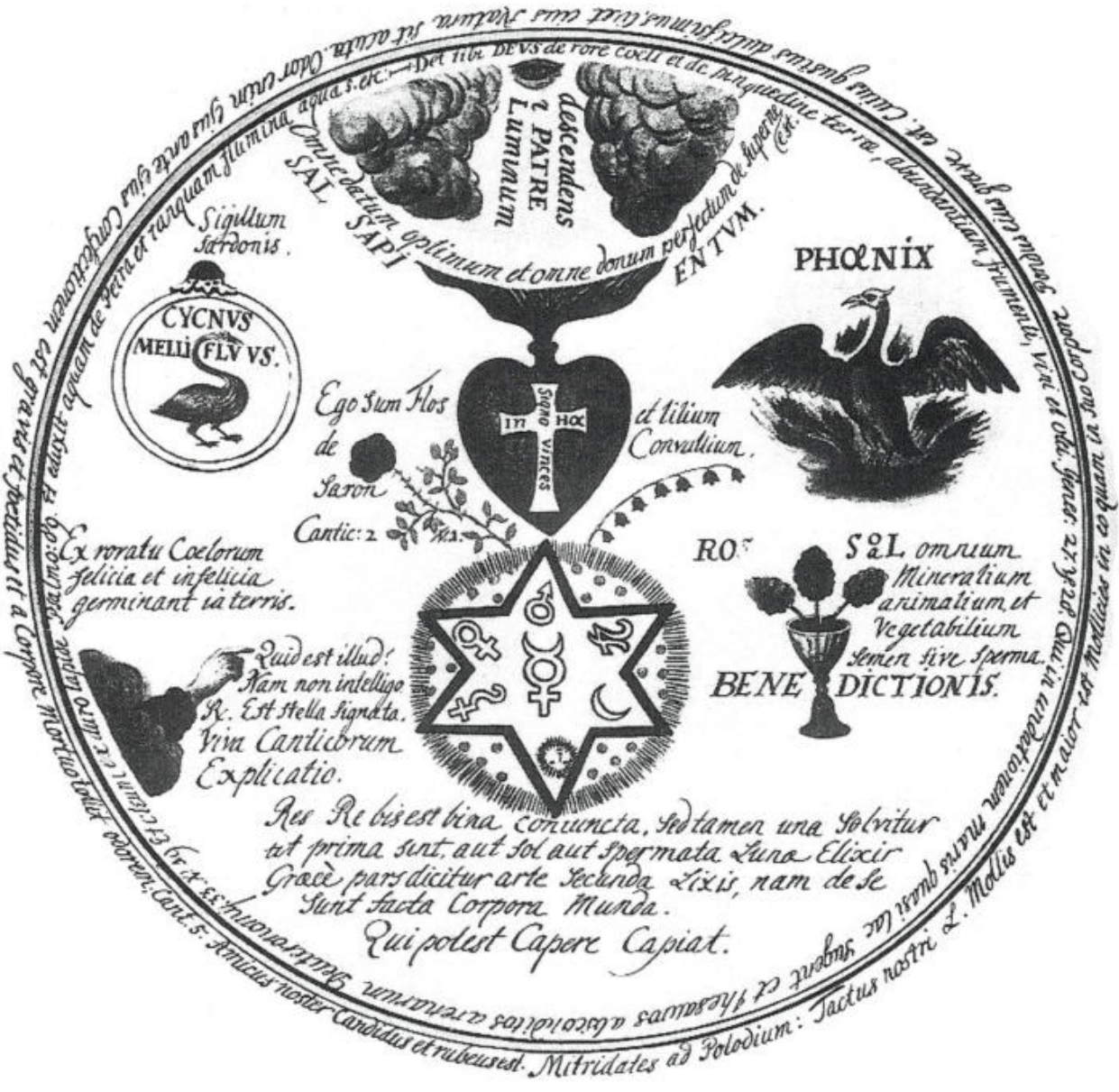
En introduction au chapitre III, elle écrit : « *Nous allons maintenant explorer cette Renaissance échouée, cette illumination prématurée ou aurore des rose-croix incomprise. Quelle fut l'amorce de ce mouvement qui conduisit à ce que l'on appelle 'les Manifestes des Rose-Croix', annonciateurs de l'aurore d'une nouvelle époque de connaissance et de compréhension ? La réponse à cette question doit être cherchée dans la sphère d'influence des mouvements autour de Frédéric du Palatinat et sa tentative d'obtenir la couronne de Bohême.* »

Suit une description de l'entourage de Johann

Valentin Andreae, l'auteur des Manifestes des rose-croix. Frédéric I^{er}, duc de Württemberg (mort en 1608), était alchimiste, occultiste et également anglophile. En 1603, il reçut à Stuttgart les insignes de l'Ordre de la Jarretière d'un émissaire spécial de Jacques I^{er}.

Yates écrit : « *La visite de l'émissaire de la Jarretière et des acteurs qui l'accompagnaient devait certainement être un événement stimulant et excitant pour Johann Valentin Andreae, étudiant plein d'imagination à Tübingen. Son ouvrage 'Noces Alchimiques de Christian Rose-croix' de 1616 est plein de réminiscences très vives de fêtes et de cérémonies somptueuses d'un certain ou de certains Ordres. Les fragments de pièces de théâtre et les spectacles dramatiques qui le composent en tant qu'expression artistique deviennent bien plus intelligibles si nous les considérons comme résultant d'influences anglaises sur Andreae. Elles constituaient une source d'inspiration pour une oeuvre d'art nouvelle et originale aussi bien au niveau théâtral que cérémonial.* »

Sur le rôle de John Dee qui, en tant qu'érudit, produisit une grande impression au cours de son voyage en Allemagne, Yates dit : « *Sans aucun doute, nous pouvons considérer le mouvement se trouvant derrière les trois publications des Rose-Croix comme venant au bout du compte de John Dee. Les idées de Dee ont pu parvenir en Allemagne via l'Angleterre par les connections anglaises de l'électeur palatin, et se sont répandues à partir de la Bohême. [...] L'idée que le mouvement de la rose-croix en Allemagne aurait pu être le résultat différé de la mission de Dee en Bohême vingt ans*



Cette gravure contemporaine est un compendium de toutes les idées rosicruciennes du XIIème siècle

plus tôt est exaltante. »
 Après la parution du livre (1973) et quarante ans de recherches menées par des scientifiques internationaux de diverses disciplines, il est devenu clair que cette thèse n'est plus défendable aujourd'hui. Malgré le fait que la *monas hieroglyphica* de John Dee soit un phénomène intéressant et important, nous pouvons situer avec certitude l'origine des Manifestes rosicruciens dans le cercle qui s'était formé autour de Tobias Hess, Christoph Besold et

Johann Valentin Andreae. C'est dans ce cercle intime d'amis, ce 'Liebesbund' (pacte d'amour), ne comptant pas plus de sept personnes, enflammées par l'esprit de Tobias Hess, que la *Fama Fraternitatis* vit le jour à partir de l'image d'une communauté de la rose. Une communauté élevée loin au-dessus du mouvement des oppositions terrestres, une communauté de la *caritas* bien comprise, de l'amour délibéré, dans le sens d'un altruisme universel, appliqué intelligemment.

En outre, ce cercle rendit visible et active en Europe une nouvelle énergie spirituelle : la réalisation de ce qu'au fond la Réformation avait en vue. De cette réalisation, quelque chose de plus grand vit le jour, une paternité spirituelle, un être du nom de Christian Rose-croix.

Une impulsion du monde spirituel devint chair et sang. Dans cette sphère d'amitié, d'aspiration, de recherche et d'observation spirituelle, la Lumière était, pour ainsi dire, née à nouveau.

Après cette parenthèse, retournons à l'excellent livre de F. Yates. Nous lisons ceci au sujet de l'aventure de Frédéric du Palatinat qui devint roi de Bohême :

« 1614-1619 furent les années où l'on faisait grand bruit des Manifestes des Rose-Croix. L'aventure bohémienne ne fut pas simplement une tentative politique anti-Habsbourg. Ce fut aussi l'expression d'un mouvement religieux qui, au fil des ans, avait gagné en force en Europe, nourri par des influences secrètes y circulant, un mouvement qui tendait à la solution de problèmes religieux et dont l'orientation mystique était issue des pensées hermétiques et cabalistes. »

Les chapitres V et VI traitent des Manifestes. Il y est mentionné qu'en même temps que le *Confessio Fraternitatis*, fut publié *Consideratio brevis* de Philip a Gabella, basé sur le *Monas hieroglyphica* de Dee, le signe mystérieux et ses parties, le triangle sacré, le cercle et le carré, la croix. Ce texte semble faire partie intégrale du Manifeste, encore un signe selon Yates que

les Manifestes furent inspirés par Dee.

Yates offre ensuite au lecteur d'intéressants chapitres sur les contacts entre Andreae, Robert Fludd et Michael Maïer, ainsi que leurs commentaires sur les Manifestes. En France, en Angleterre et en Italie également, les Manifestes suscitent l'émoi (chapitres VIII, IX et X). Boccalini (mort en 1613) rédigea une satire dont le fragment suivant fut incorporé à la *Fama Fraternitatis*, ce qui rend évidents les contacts avec Venise :

« La haine féroce et la jalousie malveillante qui dominant l'homme d'aujourd'hui, plonge notre époque dans une grande confusion. Toute aide pour combattre ces mauvaises influences viendra, espérons-nous, grâce à une puissante effusion d'amour, d'affection réciproque et grâce au saint amour du prochain, qui est en effet le premier commandement de Dieu. C'est pourquoi nous devons, avec toute l'habileté qui est en nous, ôter les causes de la haine qui en ces jours gouvernent le cœur des hommes. »

Campanella était un autre contact. Après l'insurrection échouée contre l'occupant espagnol, Campanella écrivit en prison *La Cité du Soleil*, une description de la ville idéale gouvernée par des prêtres qui utilisent la pensée hermétique. Le manuscrit fut rapporté en Allemagne et transmis à Andreae par ses élèves. Celui-ci écrira aussi, plus tard, un livre similaire sur l'Utopie, *Christianopolis*.

Dans le chapitre XI, Yates traite des éventuelles motivations d'Andreae à se distancier officiellement de la Fraternité de la Rose-



**Dirige-toi vers le ciel et la Terre te sera offerte. Dirige-toi vers la Terre et tu perdras les deux.
Car seul l'amour, qui est du ciel, vainc, seul l'amour sauvegarde. Lorsque le ciel veut protéger
un homme, il emplit son coeur d'amour.**

C.S. Lewis

beauté

Croix. « Car, sans aucun doute, à mon avis, Andreae éprouva une réelle inquiétude quant à la tournure prise par l'enthousiasme rosicrucien vers 1617. Après avoir constaté que ce qui se passait compromettrait la cause qu'il était censé servir, il tenta d'endiguer le torrent et de le détourner vers d'autres canaux. »

Andreae écrit dans la préface de *Christianopolis* :

« Des hommes à l'esprit ardent ont appelé à une réflexion et un renouvellement spirituel et à la propagation d'un nouveau déversement de l'esprit chrétien en cette époque. Une certaine fraternité le promit, mais au lieu de cela, une confusion suprême se produisit parmi les hommes. » Andreae fonda alors la *Societas Christiana*, poursuivant certainement le même but, mais sous un autre nom. Suivent encore les chapitres sur Comenius, sur la *Royal Society*, sur Elias Ashmole, Newton et l'alchimie de la rose-croix, et ses recherches sur les relations entre la rose-croix et la franc-maçonnerie. Yates en cite la première référence imprimée de 1676 :

« Nous avertissons que la Cabale moderne qui porte le bandeau vert (cinq ministres d'influence sous Charles II), avec l'ancienne Fraternité de la Rose-croix, les adeptes hermétiques et la compagnie des Maçons acceptés, se proposent de dîner ensemble le 31 novembre prochain. »

Le livre se termine par le chapitre intitulé : 'La Lumière des rose-croix.'

C'est une justification de la recherche faite par l'auteur. Sa conclusion est ainsi rédigée : « Nous espérons que ce sujet riche et complexe re-

tiendra maintenant l'attention qu'il mérite en tant que phase essentielle de l'histoire européenne. L'un des aspects les plus frappants du mouvement est celui qui a fourni le titre de ce livre, l'accent mis sur l'imminence de l'Illumination. Le monde proche de sa fin doit recevoir une nouvelle lumière à travers laquelle les progrès de la connaissance, réalisés au cours des âges qui ont précédé la Renaissance, seront immensément élargis. De nouvelles découvertes sont proches : c'est l'aurore d'un âge nouveau. Et cette Lumière rayonne à l'intérieur comme à l'extérieur c'est une illumination spirituelle interne qui révèle à l'homme de nouvelles possibilités en lui-même, lui fait comprendre sa dignité et sa valeur et le rôle qu'il est appelé à jouer dans le plan divin. »

Et F. Yates termine par une citation de la *Via Lucis*, appelée parfois la 'Fama de Comenius', qui pourrait illustrer les deux types d'illuminations :

« Si une lumière de sagesse universelle peut être embrasée, elle étendra ses rayons sur le spectre entier de l'intelligence humaine (telle la lumière du soleil passant de l'Est à l'Ouest) ; elle éveillera la joie dans les cœurs des hommes et transformera l'orientation de leurs désirs. Car, s'ils voient clairement devant eux leur propre destinée et celle du monde illuminées par cette suprême lumière et s'ils apprennent à utiliser les moyens qui les conduiront infailliblement vers de bonnes fins, pourquoi ne les emploieraient-ils pas ? » ❀

Frances A. Yates
La Lumière des Rose-Croix

frances amelia yates

Comme son père, ingénieur dans la construction navale, devait se déplacer de port en port, Frances Yates (1899-1981) eut une jeunesse isolée et suivit l'école de façon irrégulière. Sa mère lui donnait des leçons chaque jour mais ce furent ses sœurs qui lui apprirent à lire ... avec Shakespeare. Ainsi se développa en elle l'amour pour ce doyen de la littérature anglaise. Par la suite, ce fut la Renaissance qui la fascina pour le reste de sa vie.

La première guerre mondiale exerça une profonde influence sur Frances Yates. Son frère aîné mourut au front en 1915. Ce drame l'influença sa vie durant, de sorte qu'à travers son étude de l'histoire et des religions, elle tenta de trouver une explication aux épouvantables guerres de religions des XVI^e et XVII^e siècles.

C'est à Londres qu'elle étudia le français et la littérature française, toutefois, ses deux premiers livres, parus en 1930, ont tous deux Shakespeare comme sujet.

Dans les deux premières années de la Seconde guerre mondiale, elle fut conductrice d'ambulance puis, invitée par l'Institut Warburg de Londres pour travailler comme assistance de recherche, elle trouva à sa disposition une magnifique bibliothèque. A la barbe des nazis, la « collection Warburg » - 60.000 livres cédés par Aby Warburg (1866-1929) - passa, grâce à ce dernier, de Hambourg à Londres où, avec enthousiasme, on lui offrit un emplacement privilégié.

Ainsi, dans cette sphère, un cadre scientifique s'offrait à la pensée hermétique. F. Yates dirigea un séminaire hebdomadaire au Woburn Square à Londres, jusqu'à l'âge de quatre-vingt ans.

Une discussion suivait chaque conférence tenue par un étudiant : l'on y entendait surtout la douce voix de dame Frances soulevant toutes les hypothèses possibles, et donnant des réponses à peu près indiscutables. Il semble bien que certaines soient restées dans l'air, dans l'attente des réponses apportées quelques années plus tard. Telle était sa « méthode ».

Les expériences de sa vie et son enseignement attestent de son appartenance à la tradition des penseurs indépendants, aux vues larges. Un grand désir de développement et de réalisation spirituelle la caractérisait, la disposant, par exemple, à l'analyse de la tradition hermétique et du rôle de Giordano Bruno. En 1964, elle en présente une approche scientifique avec la publication de *Giordano Bruno et la Tradition Hermétique*. Pour elle, Giordano Bruno était un « mage ». Dans une démarche de recherches ésotériques et de réforme morale, il avait tenté de relier l'homme et le monde, le monde et le cosmos. A la Renaissance, les disciplines de l'astrologie, de la kabbale et de l'alchimie, actuellement qualifiés de sciences occultes, faisaient partie intégrante

de la pensée scientifique.

Le livre sur Giordano Bruno fut suivi, deux ans plus tard, par *The Art of Memory*, une étude sur l'art de « l'exercice de la mémoire » au Moyen Age. De façon captivante, Frances Yates décrit les transformations subies par cet art à la Renaissance et ce, certainement en rapport avec le théâtre. Bien que superflues, ces méthodes de ressouvenance des choses anciennes furent encore utilisées par Bacon, Descartes, Coménius et Leibnitz. Frances Yates suivit cette ligne, sans se soucier de la manière dont la science réagirait. En 1969 paraît alors *Théâtre du Monde* (*Theater of the World*) où elle se concentre sur John Dee et Robert Fludd. Aux alentours de 1600, ces derniers étaient les hermétistes les plus renommés d'Angleterre. C'est ainsi que F. Yates devint de plus en plus consciente de la pensée hermétique de la Renaissance. Dans *The Rosicrucian Enlightenment*, (*La Lumière des Rose-Croix*) publié en 1973, elle étudia la tradition hermétique dans l'Angleterre d'Elizabeth I^{ère}, ainsi qu'en Europe Centrale. A quatre-vingt ans, dans *The Occult Philosophy in the Elizabethan Age*, elle rassembla et répertoria tout son savoir des courants spirituels, une culture connue des seuls scientifiques à travers la littérature ou des phénomènes directement observés.

La question de savoir où en étaient arrivés les hommes bien-pensants dans toute l'Europe, à cette époque de guerres et de dissensions philosophiques, fascinait littéralement Frances Yates. Cette question intéressait également les savants, les artistes et les politiciens qui, avec l'enjeu de leur science et leurs talents, cherchaient un chemin pour un retour du monde à la tolérance et à la paix. Ils étaient convaincus de ce que Marsile Ficin et Pic de la Mirandole, par exemple, ainsi que leurs partisans au XVI^e et XVII^e siècles, n'étaient pas, en premier lieu, des humanistes ou des philosophes, mais des « mages », surnom qui, à la Renaissance, revenait à ces savants précurseurs directs des scientifiques du XVII^e siècle.

Un *in memoriam* du Sunday Times décrit Frances Yates comme « une amatrice, au meilleur sens du terme, créatrice de sa propre discipline scientifique [...] une amatrice qui créa toutefois, avec un enthousiasme peu commun, un premier outil professionnel exigeant. « Frances Yates, - termine l'auteur de cet article - écrit l'histoire de la façon la plus vivante que je connaisse. » Ses douze livres, ses nombreux articles et autres publications lui valurent en 1977, de recevoir *The Order of de British Empire* (l'Ordre de l'Empire Britannique) et l'ajout du titre de « Dame » devant son nom.

A peine le tableau de Rembrandt ' Le Christ sur la mer de Galilée ' fût-il exposé qu'il exerça une très forte impression sur les esprits par ' l'opposition des passions et l'effet de la lumière et de l'obscurité '. Le rendu est certes puissant, mais il y a encore des couches plus profondes. Lorsque les tempêtes s'élèvent, comme nous le voyons dans nos sociétés actuelles, les hommes sensibles à l'harmonie de la nature supérieure et doués d'une énergie-âme sereine - souvent désignée comme la radiation christique - auront une influence bénéfique incalculable dans la communauté humaine.

